



Tanzanie 2003

Partenaire de Partage Tanzanie

Projet : « *Terres de femmes* »



TABLE DES MATIERES

I/ LE PROJET AU SEIN D'HOE, REPONSE A UNE METHODOLOGIE EN 3 PHASES

- A/ la phase de terrain
- B/ un partenaire efficace
- C/ une communication variée

II/ LE GROUPE

- A/ composition
- B/ nos atouts
- C/ nos faiblesses
- D/ nos conclusions

III/ LES MOTIVATIONS

IV/ NOS ACTIVITES

- A/ les groupes de femmes
- B/ les enfants
- C/ les étudiants

VI/ NOTRE PARTENAIRE : PARTAGE TANZANIE

- A/ PTZ, Histoire et implantation
- B/ PTZ, la philosophie
- C/ le Victoria Programme (VP)
- D/ les actions

VII/ LES THEMES ET RENCONTRES

- A/ la prévention du SIDA
- B/ Philippe Krynén
- C/ l'agriculture
- D/ la religion

VIII/ TEMOIGNAGES

VIII/ REMERCIEMENTS

I/ LE PROJET AU SEIN D'HOE, REPONSE A UNE METHODOLOGIE EN 3 PHASES

Dans la préparation de ses projets, Hoé s'attache à garder une organisation structurée, permettant de garantir l'efficacité des actions menées dans les pays du Sud.



A/« Terres de Femmes » : la phase de terrain

Elle s'est déroulée du 3 au 27 août 2003, dans le Nord de la Tanzanie. Nous avons d'abord rejoint la ville de Bukoba, sur les bords du Lac Victoria, où nous attendaient nos contacts tanzaniens, pour une immersion durant 2 jours dans les travaux de l'ONG PartageTanzanie.

Ensuite, nous avons été conduits dans le village de Kigarama, à 40 km au Nord, en brousse, près de la frontière ougandaise, où nous sommes restés 3 semaines, dans l'auberge de l'ONG. C'est dans ce village et ses alentours que nos activités se sont déroulées.

Le but du projet était de découvrir les réalités des femmes, leurs conditions de vies, de travail et de partager avec elles sur leurs espérances, leurs attentes et leurs motivations pour l'avenir.

Nos contacts avant-projet nous avaient indiqué une très forte mobilisation de groupes de femmes dans la région, et notre objectif était de nous associer à leur activités.

Sur place, il en fut autrement dans la mesure où ces groupes de femmes ne comportent que peu d'individus à la fois, et où notre présence aurait été plus dérangeante que propice au dialogue. Ainsi, c'est dans les rassemblements de ces groupes et d'autres femmes des villages que nous avons pu les rencontrer, de même qu'individuellement, dans notre vie de tous les jours.



B/ « Terres de Femmes » : un partenaire efficace

Sur place, nous avons rencontré un partenaire local, dont les actions, menées par les tanzaniens eux-mêmes, favorisent le développement durable de la région.

PARTAGE TANZANIE, dirigée par Philippe Krynen, a donc été notre soutien dans la Kagéra auprès de la population et des acteurs de l'ONG. Reconnue par le gouvernement et très appréciée des villageois, PTZ (Partage Tanzanie) a conçu et financé des programmes d'aide aux orphelins, particulièrement nombreux dans la région, et cela depuis 1990. Par la suite, sont nées des initiatives locales d'aide au développement de la communauté et au soutien de micro-projets de femmes.

Notre travail, grâce à PTZ, a été nettement facilité, de par les contacts que nous avons pu rencontrer dans les villages, et de par le sentiment de reconnaissance des villageois, qui semblaient rassurés de nous savoir en lien avec Partage. Pour l'explication détaillée de cette ONG, voir page .



C/« Terres de Femmes » : une communication variée

Dans l'élaboration de notre projet, il nous semblait primordial de mobiliser le plus d'acteurs possibles dans la sensibilisation aux problématiques de développement, et particulièrement en Tanzanie.

Pour cela, chacun a fait appel aux mouvements ou groupes auxquels il appartenait.

1-LES PARTENAIRES :

✓ **L'Ecole de la Foi de Coutances**

Une soirée-débat et un repas y ont été organisés avant le départ, rassemblant des jeunes et des adultes venant de toute la région Haute Normandie, et une partie de l'effort de Carême a été reversé au projet.

Une conférence de retour y est également prévue au mois de novembre.

✓ **La paroisse de Saint Saëns**

Elle nous a beaucoup soutenu, par l'organisation d'événements et la vente de produits. Un concert d'orgue a pu être donné sur le Cavaillé-Colh de l'église, et le produit d'une quête nous a été reversé.

✓ **La banque Covefi**

Nous avons été sélectionné par la banque COVEFI grâce à notre site internet (www.hoeplanet.org). Nous avons été chargé de collecter des ouvertures de comptes en l'échange d'une rémunération.

✓ **Les autres demandes**

Deux demandes infructueuses ont été adressées, l'une au conseil général de Seine Maritime, l'autre au Crédit Mutuel, ce qui a tout de même permis, grâce à l'élaboration d'un dossier, de sensibiliser un conseiller général ainsi que le président du Conseil Général, et de prendre contact avec le responsable du service associatif du Crédit Mutuel.

2 -LA COMMUNICATION :

L'un des points forts d'Hoé est sa capacité à utiliser des moyens techniques performants et ludiques ainsi que les moyens de presse et de communication. Ainsi, chaque événement organisé est couvert par les journaux locaux et plusieurs interventions radios ont déjà été enregistrées sur les ondes de RCF.

Lors de nos conférences, des montages vidéos et informatiques sont diffusés, permettant une meilleure compréhension des problèmes rencontrés sur place, ainsi qu'une plus grande curiosité des spectateurs.

II/ LE GROUPE



A/ "Terres de Femmes" - composition

L'équipe du projet "Terres de Femmes" était composée de:

Magalie LAGUERRE, 23 ans
Frédéric TAMARELLE, 20 ans
Emilie SIMON, 24 ans
Alexandre STERNAT, 21 ans
Julia DEMARE, 21 ans
Marie ROUSSELET, 23 ans



B/ " Terres de Femmes": nos atouts

Notre principal atout est la diversité de nos formations scolaires et professionnelles. De part les activités possibles sur place, il nous semblait important de pouvoir répondre à un large panel de besoins.

1-Dans le domaine professionnel:

Emilie, en tant que sage-femme, était à la fois une sécurité pour notre groupe et une aide précieuse dans le village auprès du médecin. Elle avait également un contact particulier avec les femmes, de part leur maternité, aspect non négligeable dans la qualité de nos relations.

Alexandre, pâtissier, était la personne la plus manuelle du groupe. Ses talents nous ont permis de préparer des spécialités françaises lors de nos activités avec les enfants et lors des fêtes.

Magalie, travaillant dans un cabinet dentaire, a pu prendre connaissance des efforts effectués dans les soins et prothèse ainsi qu'en matière de prévention bucco-dentaire. Dans le nouveau cabinet dentaire installé par Partage, elle a été à même de juger les installations et de cibler les besoins.

2- Dans le domaine scolaire:

Frédéric, étudiant en école d'ingénieur de Biologie/Agronomie, a porté son attention sur les méthodes d'éducation dans le secondaire ainsi que sur toute la partie agriculture et élevage dans les villages.

Julia, étudiante en lettres et en théâtre, et Marie, étudiante en documentation, étaient plus particulièrement intéressées par l'éveil des enfants ainsi que par le système éducatif primaire.

3- Dans le domaine des activités:

Tout au long de l'année, les membres de l'équipe sont actifs au sein d'associations, de mouvements et d'aumôneries. Frédéric, guitariste, a été chef scout plusieurs années et encadre des jeunes en difficulté dans des centres de vacances. Emilie est également chef scout depuis plusieurs années et emmène régulièrement des enfants en camps. Magalie, flûtiste, est animatrice de jeunes depuis 5 ans dans divers mouvements et aumôneries et encadre aussi des camps d'adolescents.

Nos expériences dans tous ces domaines nous permettaient donc de pouvoir assurer dans un large spectre de possibilités et de répondre à de nombreux besoins. Notre habitude dans l'animation nous donnait une réactivité importante et nos méthodes, déjà rôdées, étaient plus facilement applicables.



B/ "Terres de Femmes": nos faiblesses

Notre principale difficulté à été dans la construction du groupe. Plusieurs raisons à cela:

1- Le thème:

Le thème de la promotion des droits de la femme en Afrique faisait sans doute peur. Ce fut un problème dans le "recrutement" de garçons qui ne voyaient pas très bien leur place dans ce type de projet. D'autre part, les objectifs ont été difficiles à définir. Avec un si vaste thème, nous avons peiné à déterminer précisément nos actions et centres d'intérêt sur place.

2- La formation difficile:

Depuis le lancement du projet, nous avons vu beaucoup de va-et-vient de personnes plus ou moins motivées. De plus de 10 personnes au début 2003 à 4 dans les mois suivants, le groupe n'a cessé de se modifier. Le départ de Maxime, au mois d'avril, a eu des répercussions sur les motivations, dynamisées par la suite par l'arrivée de Julia et d'Alexandre. Nouveau coup dur en juillet, avec le départ forcé pour examens de Delphine, pilier du projet depuis le début. Un déséquilibre fille/garçon a résulté de cette formation difficile. Anodin en France, il a pourtant pesé lourd sur place, à la fois par l'isolement nécessaire des 2 garçons et par les tensions qui résultaient d'un manque de cohésion global.

3- L'éclatement géographique:

Première raison de ce manque de cohésion. Nos parcours différents ont été certes favorables à la réussite de ce projet mais ils ont aussi contribué à nous écarter. L'éloignement géographique et les emplois du temps inversés ont induit un manque énorme de communication et de rencontres. Les réunions en groupe complet ont été rares, voir inexistantes, et certains membres ne s'étaient, de fait, jamais rencontrés. En ont résulté des difficultés inévitables sur place, sources d'incompréhensions et de tensions.

4- Partir sur de bonnes bases

Conscients des risques que nous prenions à partir dans ces conditions, nous nous sommes rencontrés durant tout un week-end au cours de l'été. Ce fut l'occasion d'approfondir nos engagements et d'apprendre à nous connaître.

Chacun a pu évoquer ce que le projet évoquait pour lui, ce qui le poussait à franchir le pas du départ. Nous avons également réfléchi sur nos qualités, défauts, attentes, expériences, besoins afin de prendre personnellement consciences de nos forces et de nos limites.

A la fin de ce week-end, une charte a été écrite, rappelant ce que nous avons dit durant notre réflexion. C'était avant tout un moyen de nous rassurer face à la constitution d'un groupe qui nous semblait fragile.

La charte :

- respecter le sommeil des autres
- Manger ensemble
- Prendre des temps de réflexion
- Tenir le journal de bord

- Se dire les choses
- Ne pas « chauffer » (draguer)
- Respecter l'intimité de chacun
- Prendre soin les uns des autres



C/ « Terres de femmes », nos conclusions

Cette expérience de groupe, parfois difficile, a tout de même été bénéfique dans le sens où elle a permis la responsabilisation de chacun, dans ses réussites comme dans ses échecs.

Nous en avons retenu des leçons qu'il nous paraît important de transmettre aux autres groupes, de façon à être vigilant sur certains points importants de la formation et de la vie d'un groupe.

Il est indispensable de définir clairement les rôles de chacun et de mettre en commun les attentes que l'on peut avoir dans chaque rôle, définition encore plus importante en ce qui concerne le chef de projet. Nous recommandons vivement de suivre une formation spécifique à un chef de projet, afin de lui donner les moyens de désamorcer facilement les situations de crises.

Enfin, le plus évident mais non pas le plus simple, une répartition égale des tâches avant, pendant et après projet, permet à chacun de se sentir investi dans le projet. Il évite à la fois de faire peser trop de poids sur le chef de projet mais aussi de laisser un membre frustré par un sentiment d'inutilité.

III/LES MOTIVATIONS

<p>Magalie LAGUERRE, 23 ans</p>	<p>« « J'irai au bout de mes rêves ». c'est sans doute le leit-motiv de beaucoup d'entre nous: l'envie de se dépasser, d'aller au fond des choses, au fond des relations... Toujours plus loin. Pourtant, si nos rêves ne se limitent qu'à notre propre plaisir, à notre seule satisfaction, ils ont tôt faits de devenir futiles, « hors du monde ».</p> <p>Etre <u>dans</u> le monde, au plus près de gens, c'est véritablement le but du projet « Femmes d'Afrique ». Ici, nos vies ont tendance à être bercées par le conformisme. On nous apprend à entrer dans le système, à jouer des coudes pour s'y maintenir et à rester dans la norme. Bien entendu, il y a des choses, des images qui nous révoltent... mais ces révoltes sont-elles vraiment les nôtres ? Les sentons-nous réellement au fond de nous, comme un feu brûlant, prêt à embraser le monde?</p> <p>C'est pour sortir de ces carcans, de cet immobilisme, pour redécouvrir l'humanité telle qu'elle est, que je veux aller à la rencontre des femmes en Tanzanie. Aujourd'hui, nous, les femmes, ne semblons plus étonnées des droits dont nous jouissons. Parfois même, les boudons-nous... L'idée qu'ailleurs les droits de milliers de femmes et d'enfants sont bafoués impunément et que leurs cris se perdent, sans écho, dans le brouhaha des discussions politiques, m'est devenue intolérable.</p> <p>Nous avons besoin d'être à l'écoute. A l'écoute des difficultés de ces femmes, à l'écoute de leurs attentes, de leurs projets afin de faire entendre leurs voix. La mondialisation est une supercherie si elle s'applique aveuglément, sans partage culturel. Nous sommes si riches de nos cultures, de nos histoires ! Elles donnent de la couleur à nos vies ! Etre au plus près des gens, à leur écoute, c'est faire grandir ce partage, vivre ensemble comme si nous serons toujours voisins, parce</p>
---	--

	<p>que nos destins, à tous, sont liés. On me demande souvent : « Pourquoi aller si loin alors que nos rues regorgent de gens dans le besoin ? ». Sans doute parce que la force d'agir ici, nous la trouverons là-bas ; parce que la joie qu'il faut mettre dans le cœur des gens ici sera celle que nos rencontres nous auront apportés là-bas et que les tanzaniens auront su nous transmettre. Sans doute, sans doute...</p> <p>Mais, « J'irai au bout de mes rêves, où la raison s'achève, tout au bout de mes rêves ... », alors à quoi sert de vouloir tout expliquer, tout rationaliser... Il faut aller là où notre cœur nous porte et le laisser semer, au gré des rencontres, ses graines de bonheur et de paix. »</p>
<p>Frédéric TAMARELLE, 20 ans</p>	<p>Colère face à des non-sens de la vie : pourquoi moi ici, et pourquoi pas les autres.... Faire de l'interculturel, pour moi, c'est d'abord faire faire à chacun du tourisme dans son propre pays. C'est bizarre d'aller chez les autres quand déjà on connaît pas chez soi. Ça ressemblerait à une fuite. En plus, comme je ne suis encore qu'un étudiant, si je ne connaissais pas mon pays, je n'aurai pas grand chose à apporter à l'étranger. On est alors en mesure d'interroger l'autre et de se laisser interroger.</p> <p>A partir de là, on est capable de se rendre compte de ce qui appartient à notre culture et ce qui appartient à notre pensée. C'est là qu'on peut donner des solutions au vrai problème qui est posé.</p> <p>L'échange permet aussi de comprendre ensemble que les paysages que l'on a en mémoire reflètent notre culture mais aussi, en plus, nos paysages intérieurs. Cet échange permet non pas de tout unifier mais de savoir, chacun, ce qu'il nous est important de mettre en œuvre.</p> <p>Si par exemple vous ne compreniez pas ce que j'écris, c'est que pour vous aussi le temps presse pour agir.</p>
<p>Emilie SIMON, 24 ans</p>	<p>Ca doit remonter au temps du lycée où déjà je projetais de partir en mission humanitaire, dans le but d'exercer un métier auquel j'aurais été formée. Après mes études, après avoir travaillé un an, j'ai voulu mieux connaître ce désir, vérifier qu'il existe réellement et comment. Vérifier qu'il corresponde à ce qu'une association pouvait me proposer... suite à ces démarches, j'ai pris conscience des limites de ce projet.</p> <p>Partir dans cet esprit , c'est-à-dire en tant que sage-femme à un bout du monde, revenait pour moi à vivre une expérience à l'étranger, et en plus une mission humanitaire ! J'allais épater... m'épater !</p> <p>La découverte que j'ai faite d'Hoé m'a interpellé et m'a motivé dans la mesure où :</p> <ul style="list-style-type: none"> • en équipe on prépare notre projet • on doit se bouger ensemble et aussi en lien avec d'autres sur le terrain, ce qui implique de s'ouvrir dans un échange et dans la durée aux richesses que constituent les différences culturelles, conditionnant l'homme, un peuple, un pays. • On a un côté « aventure » dans ce projet pour lequel on se reconnaît pauvre (limité dans nos connaissances et savoir-faire) par ce que l'on est chacun et dans ce que l'on prépare où on est, loin de tout s'imaginer, connaître et donc de tout prévoir. <p>Place alors à du nouveau, à de la surprise, source :</p>

	<ul style="list-style-type: none"> • de découverte, d'accueil • de questions, de réflexions • de dynamisme : on est poussé à aller de l'avant, à envisager quelque chose ensemble <p>Heureux les pauvres ! Ils n'ont rien à perdre mais tout à gagner !</p>
Marie ROUSSELET, 23 ans	<p>Suite à l'adoption de mon cousin Noé, qui vient d'Ethiopie, je me suis tout particulièrement intéressée à la cause africaine. En effet, j'ai pu découvrir, au fil du temps, les conditions de vie dans laquelle il a grandi. Ce voyage humanitaire en Tanzanie m'apparaît aujourd'hui comme une évidence. Je souhaitais découvrir ce continent et apporter ma contribution personnelle.</p> <p>Plusieurs fois, j'ai entrepris d'effectuer un chantier dans cette région, ne parvenant jamais à concrétiser cette initiative. Je pense que je suis désormais assez mûre pour me lancer dans ce projet. Je souhaite avant tout sortir grandie et différente de cette expérience. Il n'y a rien de plus enrichissant à mes yeux que d'aider les autres.</p>
Julia DEMARE, 21 ans	<p>Pour moi l'Humanitaire, c'est avant tout un échange interculturel entre deux êtres dans lequel chacun donne et reçoit. Partir aider, c'est revenir grandie. Grandie par l'aide apportée, par les émotions partagées. C'est une expérience exceptionnelle que je souhaite vivre. Le bonheur humain est assez beau pour qu'on se batte pour lui. Sur mon chemin, j'ai parfois rencontré des mains tendues qui m'ont apporté beaucoup. Je veux devenir une de ces mains.</p> <p>Pourquoi l'Afrique ?</p> <p>J'ai eu une amie extraordinaire qui était d'origine ivoirienne. A chaque vacances, elle allait dans son pays voir son père. Elle revenait pleine de force et de joie. Elle rayonnait de par sa culture, ses coutumes. Pour elle, rien n'était plus beau. Cet univers m'apparaissait comme magique. Depuis il m'intrigue et il m'attire.</p> <p>Dans le cadre de ma Licence de Lettres modernes, j'ai eu la chance de pouvoir étudier la Francophonie du Sud d'un point de vue linguistique, c'est à dire étudier les variations du Français parlé dans les pays francophones du Sud dont certains d'Afrique, et la littérature africaine sur le thème de "Romans et croyance". J'aborde ainsi le monde de l'Afrique de l'ouest. Je ne connais ni l'Afrique de l'Est, ni la Tanzanie, mais je désire vraiment m'investir dans ce pays. Je pense que quand on est motivé, tout est plus fort. Ce projet sera d'autant plus efficace qu'il me touche.</p>
Alexandre STERNAT 21 ans	<p>Je me présente, Alexandre jeune pâtissier de vingt ans. Après avoir rencontré un groupe de jeunes gens partant au PEROU en vue d'aider et de découvrir un peuple différent, je me suis intéressé à leur association "HOE", et me suis donc porté volontaire pour une expédition d'un mois en TANZANIE. Mes principales motivations sont l'apprentissage d'une nouvelle culture tout en essayant d'inculquer à notre manière un esprit de communauté au sein des villages et le respect des femmes, ceci grâce à l'aide de structure déjà existantes. Ce qui me séduit dans ce projet c'est aussi la découverte d'un autre continent en compagnie de cinq personnes motivées, riches d'expériences très diverses.</p>

IV/ Nos activités



A/ « Terres de Femmes » avec les groupes de femmes

1- REGARD DE TANZANIENNE

La place dans le couple, la vie de famille

✓ Le mariage

Pour épouser une femme, l'homme doit payer un prix à la belle-famille afin que celle-ci accepte de lui accorder sa fille. C'est donc l'homme qui choisit dans la mesure où c'est lui qui doit pouvoir payer. Le symbole du mariage est très fort, à tel point que le père devient celui qui est le beau-père.

✓ La polygamie

Dans la région de la Kagéra, la polygamie existe mais elle est davantage informelle. Les gens ont des amants, mais ne sont pas mariés avec. Ils ne vivent pas avec 3 épouses en même temps. Ce "phénomène" observé est notamment lié à un exode professionnel important. C'est généralement l'épouse de la campagne qui reste "l'officielle". La polygamie, telle qu'on l'entend habituellement, se rencontre surtout dans les régions où les musulmans sont nombreux.

✓ La femme, mère de famille

La tâche première qui lui revient c'est celle de l'éducation des enfants. Elle passe par le lavage des vêtements, aller chercher de l'eau et de la nourriture ainsi que par la préparation des repas. Elles cherchent aussi à avoir une source de rentrée d'argent afin d'être moins dépendantes de leurs maris.

Les femmes ne possèdent pas de terres, elles héritent peu. L'héritage est patrilinéaire, d'où l'importance de la culture à l'extérieur. Elles travaillent sur des parcelles à l'écart de la bananeraie du village, pour une saison, ce qui leur permet donc d'avoir un complément d'argent et de nourriture pour les enfants. Elles exploitent des terres où poussent les haricots, patates douces, manioc, casava... L'argent que leur apportent ces cultures est toujours destiné dans un 1er temps aux enfants (nourriture, éducation, soins) et le reste pour le business.

La femme a une importante capacité et responsabilité en tant que mère dans la mesure où elle gère et élève une grande famille. Son travail est important, elle le transmet aussi aux enfants, qui très tôt s'occupent déjà de leurs frères et sœurs. L'éducation donne du "pouvoir" aux enfants et surtout aux filles, renforce la confiance en soi. Une femme éduquée se marie plus tard, choisit mieux le moment de sa maternité et sait mieux veiller sur sa santé et celle de son enfant.

✓ L'homme, père de famille

L'homme se préoccupe davantage de plus gros travaux comme aller chercher du bois pour le feu. Un autre aspect de ses fonctions est celui de la gestion, plus financière du budget de la famille. Pour ce qui est du travail, il en trouve généralement à la bananeraie, même s'il est plus tenté par les cultures qui rapportent plus d'argent. Nous avons été marqué par la différenciation qui est faite entre l'homme qui doit trouver de l'argent sans forcément travailler, et la femme qui travaille mais dont la tâche n'est pas de rapporter de l'argent.

Comme dans de nombreux pays du Sud, l'alcoolisme touche beaucoup les tanzaniens. Les échoppes vendant de l'alcool sont nombreuses sur le bord des routes. Même si nous n'avons vu que quelques hommes saouls, il nous a bien été dit que l'alcool était un réel problème dans la motivation des hommes à travailler.



✓ La place de la foi dans la famille

La femme et l'homme ont donc des fonctions bien spécifiques à la base, et bien qu'ils puissent discuter ensemble, c'est généralement à l'homme de prendre les décisions. Cette prédominance conduit souvent à élever les enfants selon le culte du père, lorsque les parents n'ont pas la même religion.

Dieu a une grande place au quotidien et les gens que nous avons rencontré sont fiers de dire qu'ils prient chaque jour pour que Satan ne prenne pas le dessus sur Dieu. De façon générale, les gens sont très croyants. Ils vivent leur foi de façon intègre, globale. Les prières de bénédiction des repas, par exemple, ne se rattachent pas à une religion en particulier. Ils ne semblent pas avoir d'a priori concernant les autres religions mais ont des difficultés à comprendre que des gens soient non croyants.

La place importante de la mère est signifiée par son rôle éducatif auprès de ses enfants. Une femme éduque 6 enfants en moyenne. Elle est le pilier de la famille, de par sa capacité à s'organiser et à transmettre des idées et mener une réunion.

2- A TRAVERS L'EXPERIENCE DE PARTAGE

PTZ a choisi d'aider les femmes à être plus autonomes financièrement par le soutien d'activités rémunératrices. Globalement, une femme qui gagne de l'argent en fera profiter ses enfants, alors que ce ne sera sans doute pas le soucis premier d'un homme.

PTZ a donc mis en place un programme, celui des wakinamama (femmes veuves) dont le point de départ fut les "big chaï", des fêtes prévues pour se retrouver, à l'instar des sikukuu ya watoto, organisés spécifiquement pour les enfants une fois par an. Ces réunions de femmes veuves sont l'occasion de festivités, de partage et d'échanges et ont lieu à peu près tous les 3 mois. PTZ, lors de ces réunions, s'est aperçu que des groupes de femmes se constituaient naturellement pour préparer ces réunions au niveau culinaire et culturel. Des groupes se sont donc rapidement formés et, avec l'aide de PTZ, des projets ont suivi. L'objectif de ces projets était de répondre à l'amélioration de la vie familiale.

Le fonctionnement de ces groupes:

PTZ a élaboré un système de gestion pour soutenir et suivre les projets. Une personne est spécialement affectée à la gestion de ces petits groupes. Elle est responsable des comptes et du suivi des projets. Tous les 6 mois, PTZ accorde un crédit avec comme but de ne pas prêter de trop grosses sommes pour que les groupes puissent rembourser et gérer. Le délai de remboursement varie en fonction des projets des groupes. Les groupes de femmes inscrits dans le projet font une demande écrite pour leur projet en présentant les besoins financiers détaillés et surtout un prévisionnel sur l'activité et son développement.



N° du VP	Nb de grp	Nb femme	TYPES DE PROJETS			
			AGRICULTURE	ELEVAGE	ARTISANAT	COMMERCE
TOTAL	87	964				
VP N	8	99	culture de maïs	élevage de chèvres	fabrication de tapis	Pêche et vente de poisson petits business (kerozen)
VP 1	2	15	culture de patates douces culture de maïs	élevage de chèvres	fabrication de tapis	pêche et vente de poisson
VP 2	10	110	culture de patates douces culture de maïs culture de vanille	élevage de chèvres élevage de cochons	fabrication de tapis et paniers	pêche et vente de poisson
VP 3	2	25	culture de tomates culture de patates douces culture de vanille			Coupe et vente de bois d'œuvre pêche et vente de poissons petits commerces (kerozen)
VP 4	4	54	culture de tomates culture de carottes	élevage de chèvres		commerces alimentaires pêche et vente de poisson
VP 5	1	39	culture de vanille culture de maïs			pêche et vente de poisson vente de charbon
VP 6	6	99	culture de patates douces culture de carottes culture de chou culture d'oignons	élevage de chèvres		petits commerces (kerozen, linge de maison)
VP 7	6	72	Huile de palme culture de champignons culture d'arachide culture de maïs culture de carottes culture de tomates	élevage de cochons	fabrication de tapis, paniers et nappes	vente d'huile de palme projet de bois d'œuvre
VP 9	7	67	culture de maïs culture de patates douces culture de cassave culture fuits de la passion	élevage de cochons élevage de poulets Projet d'acquisition de vache laitière		pêche et vente de poisson
VP 10/8	7	40	culture de champignons culture de tomates culture de maïs culture d'arachide culture de carottes	élevage de cochons élevage de chèvres élevage de poulets élevage de vache laitière		Hotel (restaurant)
VP 12	4	75	culture de vanille culture de cassave culture de maïs culture d'arachide	élevage de poulets élevage de cochons	projet de mise en fonctionnement d'un moulin	
VP 13A	9	64	culture de maïs culture de patates douces culture de vanille	élevage de poulets élevage de cochons élevage de chèvres élevage de vaches		Pêche et vente de poisson
VP 13B	8	88	culture du maïs culture de patates douces culture de vanille culture d'arachide culture d'haricots	élevage de chèvres élevage de cochons élevage de poules	fabrication de tapis	pêche et vente de poissons
VP 14	4	32	culture de maïs culture de patates douces culture d'arachide	élevage de vache laitière		petits commerces (kerozen) pêche et vente de poisson
VP 15	11	86	culture d'haricots culture de cassave culture de chou culture fruits de la passion culture de l'ananas culture de la tomate	élevage de chèvres élevage de poulets élevage de vache laitière		petits commerces (kerozen, savons)

Depuis l'indépendance (1962), le pays promeut la place égale de l'homme et de la femme. On peut noter plus d'égalité vis à vis des femmes dans la répartition du travail, même s'il reste des traditions ancestrales qui freinent cet élan. La femme obtient une place relativement égalitaire. La loi oblige d'envoyer les enfants, garçons et filles, à l'école, même si les femmes sont malgré tout éduquées à des tâches différentes des hommes.

3- A TRAVERS NOTRE EXPERIENCE DE TERRAIN

✓ Intégration dans les groupes de femmes

Notre objectif avant départ était de partager au plus près la vie des femmes. Sur place, nous avons pris connaissance des réalités.

D'abord, la barrière de la langue. Nous nous attendions à avoir quelques difficultés, mais jusque là, les personnes que nous avons rencontrées comprenaient l'anglais. En revanche,

les femmes des villages, peu éduquées, parlent essentiellement swahili ou haya. De fait, une relation plénière et quotidienne apparaissait difficile.

Ensuite, l'organisation même des groupes de travail ne permet pas à un groupe d'étrangers de s'intégrer. En effet, en quantité importante, chaque groupe n'est pour autant constitué que de quelques éléments. Ainsi, même à 2 ou 3, nous serions devenus une gêne plus qu'un soutien, d'autant qu'il nous fallait apprendre les techniques de travail.

Enfin, notre statut d'étrangers était évidemment un frein. Entre curiosité, crainte et amusement, nous suscitons beaucoup trop d'intérêt. Notre place, en tant qu'occidentaux, était avant tout une place d'invités. Il nous a fallu beaucoup d'effort pour parvenir à expliquer aux infirmières de PTZ dans les villages que nous souhaitions réellement travailler, et encore plus pour avoir une réelle activité.

✓ nos activités dans les villages

Pour autant, malgré ces difficultés, nous sommes parvenus à échanger et à partager avec les femmes, par le travail. L'organisation des sikukuu ya watoto (fêtes des enfants) a été plusieurs fois l'occasion de travailler concrètement avec les femmes.

a. BUKWALI

1ère étape: rencontre de la nurse de PTZ. C'est la personne responsable des activités de PTZ dans le village et notre interlocutrice privilégiée, également interprète auprès des femmes. Nous prenons rendez-vous pour assister à la rencontre de distribution des tâches.

2ème étape: participation à la distribution des tâches. C'est l'occasion de se présenter, de dire pourquoi nous sommes là et d'habituer les femmes à notre présence et à l'idée que nous serons là pour travailler avec elles. Nous proposons également de préparer un gâteau français durant la journée et la nurse nous inscrit dans le programme des animations du jour de la fête.

3ème étape: la préparation de la fête. Nous nous répartissons dans les différents groupes déjà formés et essayons d'appliquer la technique des femmes. Nous nous insérons donc par 2 ou 3 au triage du riz, à l'épluchage des bananes plantains, à la cuisson de la viande, au lavage et vidage des poissons... Puis, autour d'un public nombreux, nous préparons du riz au lait avec du caramel.

4ème étape: la fête. Animation musicale et partage du gâteau du riz.



b. BUKABUYE

Nous appliquons la même méthode. Cette fois, nous ne serons pas présents pour la préparation culinaire. Nos tâches seront d'aller chercher de l'eau à la rivière et de faire la vaisselle qui sera utilisée le lendemain. Nous participerons également au montage du petit chapiteau, sous lequel se déroulera la fête, l'occasion d'apprendre à confectionner des cordes en écorces de bananiers et à faire de la décoration en feuilles de bananiers. Le jour de la fête, animation musicale, chorégraphie sur Baloo et participation au spectacle de danse des wakinamama (femmes veuves).

c. KIGARAMA

Nos rencontres avec les femmes dans notre village d'accueil n'ont naturellement pas été les mêmes que dans les autres villages. Notre contact au quotidien avec différentes femmes nous ont permis d'avoir des relations plus amicales et plus poussées. Des liens particulièrement forts ont été tissés avec la nurse du village, Rose-Mary, qui a été présente pour nous à chaque instant.

Notre participation à la préparation de la fête et à son animation a été, si j'ose dire, "naturelle". Depuis notre arrivée, nous assistons et prenons part aux répétitions

quotidiennes de danse et de chants des enfants, et notre lieu d'habitation était un lieu de passage régulier et obligatoire pour aller à l'église.

Le village était donc plus ou moins habitué à notre présence, ce qui rendait les échanges beaucoup plus intenses, sans forcément passer par des activités.

Pour la préparation du sikukuu ya watoto, il nous a été demandé de trier le riz et les cacahuètes et de les préparer (saler, sécher et griller). Le jour même, nous avons organisé un atelier maquillage pour les enfants et aidé dans la distribution de la nourriture, sans oublier notre traditionnel tour de chant.

✓ Avec les étudiantes

Il nous paraissait important de discuter avec de jeunes étudiantes. Nos relations avec les professeurs des écoles secondaires nous ont permis de les rencontrer.

Tout d'abord, elles avaient l'air surprises de voir arriver des européens (et européennes), venus jusqu'ici pour le droit des femmes en Tanzanie. Malheureusement, le contexte social et la pression masculine les rendent timides et il a été difficile de réellement discuter en grands groupes. Le fait d'avoir fait passer des morceaux de papier de façon à poser des questions anonymes nous a permis de découvrir plus à leurs sujets.

4- Conclusion

Le plus important est de dire que nous avons été surpris d'une telle implication des femmes dans le système économique de la région.

Même si leur travail n'est encore que peu reconnu par les hommes, les femmes tiennent un rôle capital dans la société tanzanienne. A la fois mères, épouses et femmes au travail, elles assurent à elles seules l'avenir de toute la famille.

Parfois un peu libérées, elles restent néanmoins soumises aux traditions, mais des évolutions se font sentir. On perçoit bien le désir d'autonomie, seuls les moyens pour y parvenir leur semblent peu efficaces.

Nous avons mis l'accent sur l'éducation, point capital dans la prise de décisions, qu'elles soient personnelles ou professionnelles, et ce pour parvenir à une véritable prise de conscience du poids qu'elles pèsent dans leur environnement.

L'exemple-type est sans doute Miss Jenerita, comptable à l'école secondaire de Kanyigo. Institutrice en école primaire, elle s'est vue proposée, grâce à ses capacités, cette place de comptable. Mariée et mère de 2 enfants, elle a laissé partir son mari, trop porté sur les femmes et la boisson. Aujourd'hui, elle est respectée et il suffit de demander "Miss Jane" sur la route pour que quelqu'un vous conduise jusqu'à elle.

L'avenir des femmes tanzaniennes, dans cette région de la Tanzanie, est donc en bonne voie. Il faut avant tout soigner l'estime et la confiance en soi, très altérée par les préjugés et les traditions, et favoriser l'accès à l'éducation afin de mieux se nourrir et de mieux se soigner.





B/ « Terres de Femmes » avec les enfants

Dans notre intégration au village de Kigarama, les enfants ont joué un rôle primordial. On est en droit de se demander ce qu'aurait été notre séjour sans eux. En effet, au départ, nous ne connaissions que Rose Marie, la « nurse » du Centre de santé, que Partage avait chargé de prendre soin de nous. Nos échanges se limitaient donc à sa visite régulière.

Cependant, ce premier contact ne fût pas le plus évident. On pourrait penser qu'avec des enfants, il suffit de jouer. Mais le jeu prend une tout autre dimension face à de petits tanzaniens. Notre première rencontre avec les enfants s'est produite à la compétition sportive organisée par un volontaire de Partage.

Notre 1^{er} problème a été la curiosité générale que nous suscitons malgré nous, au risque de provoquer une contre-manifestation. Les enfants s'agglutinaient autour de nous pour nous toucher les cheveux, s'amuser à nous attraper comme une sorte de défi avec leurs camarades, voire même nous pincer pour vérifier si notre peau était bien comme la leur. Encerclés par une dizaine, puis rapidement par une vingtaine et plus encore, nous nous retrouvions vite désemparés, ne sachant comment communiquer.

Un premier contact était établi, mais pas celui que nous attendions. Il nous fallût trouver un petit interprète pour établir un premier échange. Un jeune adolescent, un peu moins timide ou moins impressionné que les autres, commença à nous parler. A partir de là, nous pouvions communiquer car il nous traduisit quelques phrases de base en swahili. Un fossé avait été franchi, nous avons enfin brisé cette barrière symbolique. Etait-elle de l'ordre de la différence de langage ou de la couleur de peau, de la peur de l'étranger ? Ceci nous permît tout de même de franchir un grand pas dans notre approche des autres. La première appréhension avait disparue. Le lendemain, nous avons pu mettre en place quelques jeux collectifs. Encore une fois, nous nous heurtions à des difficultés que nous n'avions pas prévues. Même un jeu aussi simple que « le mouchoir » devient compliqué quand il s'agit de l'expliquer en swahili.

A partir de cette expérience, le contact fût plus aisé avec les enfants de Kigarama. En fait, les enfants répétaient tous les soirs la danse qu'ils devaient préparer pour la future « fête des enfants ». Attirés par les chants et la danse, nous n'avons pu nous empêcher de regarder le spectacle. Et dès le lendemain, nous en faisons nous-mêmes partie. Ensuite, cela devint une habitude. Ils venaient nous chercher à l'heure dite, avec une ponctualité déconcertante pour l'Afrique, chaque jour et restaient devant chez nous, imperturbables, jusqu'à ce que nous les rejoignons. Devant leur enthousiasme, nous ne pouvions faire autrement que nous-mêmes leur offrir un petit spectacle « à la française ». Notre répertoire peut sembler un peu léger pour un enfant français. Mais « la danse des canards » assurait des éclats de rire garantis à chaque manifestation, si bien que, lorsque nous faisons des représentations plus sérieuses dans les écoles, les enfants nous imitaient le canard, quand le professeur avait le dos tourné. Une complicité, voire même un signe de reconnaissance, puisque nous ne différencions que difficilement les enfants les uns des autres, s'était établi. Aux sons des tam-tams répondaient la douce mélodie de la flûte traversière sur notre traditionnel « Champs Elysée ». Ceci devint vite un rituel : nous étions conviés chaque soir à partager leurs danses et leurs chants.

De ces rencontres est née l'envie d'en faire plus, d'aller plus loin dans notre relation avec les enfants, aussi bien en intervenant dans l'école que par notre présence au centre de santé.



1- L'école primaire :

Les enfants en Tanzanie ne sont scolarisés qu'à partir de l'âge de dix ans. A cet âge, la scolarité devient obligatoire. C'est avec le début de la scolarité que commence l'apprentissage de l'anglais. Ainsi, les jeunes enfants ne parlent que leur langue maternelle, c'est-à-dire le haya ou le swahili dans la région où nous nous trouvons.

La « primary school » ou école primaire se déroule en sept ans, au bout desquels les élèves passent un diplôme qui détermine leur passage dans le secondaire (« secondary school »). Seuls les meilleurs éléments peuvent l'intégrer. Sinon, les non reçus ont la possibilité de s'inscrire chez les scouts pour continuer leur éducation.

Les villages que nous avons visités (Kigarama, Bukwali...) possèdent une école, à l'exception de Bukabuye, trop petit, où les enfants sont regroupés avec d'autres villages environnants. Un système de « ramassage scolaire » a été mis en place. De petites pancartes jalonnent les sentiers de brousse et permettent ainsi aux enfants d'emprunter le chemin de l'école en sécurité.

Bien que peu équipées, les écoles sont néanmoins construites en dur et les écoliers travaillent sur de petits bureaux en bois. Les professeurs, bien que motivés, manquent de matériel et ont accueilli avec enthousiasme les fournitures que nous avons apportées (ardoises, craies, crayons de couleur, feutres) ainsi que ce qui pouvait servir à décorer les salles de classes, comme une carte de France ou des cartes postales de notre région.

Lorsque l'infrastructure et le nombre d'enfants le permettent, les enfants sont séparés par niveau (de 1 à 7) mais il arrive fréquemment que des enfants de différents niveaux soient regroupés et partagent les mêmes professeurs. Ces professeurs sont spécialisés dans une ou plusieurs matières et se succèdent donc pour faire classe aux élèves comme dans nos collèges. Les matières étudiées sont l'anglais, le swahili, les mathématiques et une grande place est accordée aux sciences. Il existe aussi des cours de religion, le tout appliquant la méthode Montessori.



La méthode Montessori est un système d'éducation dont le caractère spontané, ouvert, laisse à l'enfant une grande liberté d'action et de mouvement dans un cadre préétabli qui favorise son épanouissement. L'enfant est guidé par un enseignant formé selon les principes de Maria Montessori et utilise le matériel et les techniques développés par celle-ci. Maria Montessori a démontré que les enfants ont une curiosité insatiable et un besoin naturel d'apprendre qu'il leur faut satisfaire. Le matériel Montessori permet à l'enfant d'apprendre d'une manière systématique, d'assimiler des concepts abstraits à travers des expériences sensorielles. La méthode Montessori permet à l'enfant de progresser à son propre rythme. De cette façon les enfants plus lents ne sont pas frustrés dans leur soif de découvrir et les enfants plus rapides progressent sans entrave.

Pour autant, comme dans le système anglo-saxon, les élèves sont tenus de porter un uniforme, composé d'une chemise blanche et d'un bas bleu. Le but est avant tout de rendre moins visibles les inégalités sociales, même si elles transparaissent bien au-delà de la tenue vestimentaire.

Notre intervention au sein des écoles a été demandée par les professeurs, les enfants et les directeurs d'établissements. Nous avons donc rendu visite, en premier lieu, à l'école de Bukwali.

Nos moyens d'action étaient certes limités mais non moins efficaces, basés avant tout sur la musique (guitare et flûte traversière) et la présentation de la France à l'aide de cartes postales. Les enfants étaient particulièrement ravis lorsque nous leur parlions du

climat et de la neige, qui demeurent un mystère pour eux. Pour nous remercier, ils nous chantaient à leur tour une chanson. Nous étions vraiment impressionnés par la puissance de leur voix et leur sens du rythme. Nous n'arrivions, nous, que péniblement à nous faire entendre avec le bruit de la pluie sur la tôle.

A Kigarama, notre intervention ayant été préparée la veille avec les professeurs, notre présentation de la France a pu être plus complète et plus ludique. Le contact était plus facile puisque, habitant dans le village, nous connaissions déjà les professeurs et un grand nombre d'enfants. Devant le jeune âge de certains enfants (certains faisaient partis du jardin d'enfant créé par Partage), un professeur traduisait en swahili ce que nous disions. A l'aide d'une carte de France, nous avons pu faire un petit cours de géographie sur les montagnes, la mer, le climat... L'échange de chansons a été réellement enrichissant puisque à notre « Armstrong », le jeune professeur a répondu en adaptant une chanson qu'il connaissait. Nous avons donc tous repris ensemble cet air :

*« Different colors, one people (bis)
One come from America, one come from Tanzania
Different colors, one people. »*

Cet échange fût réellement émouvant. A la suite de cela, le directeur, qui porte un réel intérêt pour la France et les autres cultures en général, nous a demandé s'il était possible qu'une classe d'une école française leur écrive. Nous essaierons de satisfaire cette demande.

2- Le centre de santé :

Le Centre de santé joua un rôle déterminant dans notre séjour. Les enfants, qui y vivaient, nous ont particulièrement émus et touchés. Evelynna, Eduard, Salvador et tous les autres resteront à jamais gravés dans nos cœurs.

Evelynna est une petite fille de treize ans, à qui on donnerait cinq ans de moins en raison de sa frêle silhouette. Au milieu du groupe d'enfants de Kigarama, nous l'avions tout de suite remarquée. Ses yeux, marqués de cernes, nous avaient touchés de par la tristesse de son regard. Elle semblait différente des autres enfants et cette différence ne résidait pas dans cette particularité physique, mais dans la profondeur de son regard. De toute évidence, elle détenait un secret, qui la rendait déjà adulte. Trop vite.



Toujours à l'écart des autres enfants, elle observait de loin, consciente de cette injustice. La différence d'âge (la moyenne d'âge était de six, huit ans environ) l'empêchait de partager les jeux des autres enfants. Par ailleurs, elle avait souvent de la fièvre, ce qui la rendait incapable de s'amuser réellement. Dès le début, nous avons essayé de l'intégrer à nos activités. Mais, même lorsqu'elle participait, nous la sentions distante, à l'écart.

C'est au cours d'une conversation avec Rose Marie, que nous avons appris qu'Evelynna avait le sida. La nurse s'inquiétait de l'état de santé de l'enfant car les résultats n'étaient pas très bons et plus encore, elle avait besoin de se confier. Cependant, cette révélation n'a pas changé notre relation avec elle. Elle restait Evelynna.

Au cours du mois que nous avons passé avec elle, un réel changement s'est opéré. Alors qu'elle était très distante, refusant tout contact physique avec nous, elle me prit par la main le dernier jour. Ce geste était énorme, aussi bien pour elle que pour moi. Mais le plus beau geste que nous ayons reçu d'elle, ce sont les quelques mots d'anglais que Rose Marie lui a traduit du swahili pour nous dire au revoir. C'était déchirant de voir cette petite fille malade nous demander de revenir la voir.

Salvador, lui aussi, nous a offert de belles preuves d'amour. En pleine recherche d'affectation, ce jeune orphelin de treize ans, recherchait constamment le contact physique.

Atteint de troubles mentaux, dus à une grave crise d'épilepsie, il était rejeté par les autres enfants de Kigarama. Il était quasi impossible de l'intégrer à nos activités. Lorsque nous avons fait de la pâte à modeler, il n'a pas réussi à la façonner. Il voulait juste la tenir dans sa main et est allé l'enterrer. De la même façon, lorsque nous arrivions, il fallait que nous nous asseyions à côté de lui, sans bouger de cette place. Son seul rapport aux choses et au monde était de posséder. Ce n'est qu'au prix de nombreux efforts que nous avons réussi à le faire participer à un football. De manière étonnante, Magalie a réussi à le maquiller, comme tous les autres enfants, alors qu'en temps normal il ne cesse de bouger. Le faire participer aux activités et le rendre ainsi semblable aux autres enfants a été un véritable bonheur pour nous.



L'épanouissement de ces enfants nous semblait essentiel. C'est Eduardo, qui, au cours de ce mois, a fait les plus grands progrès. Agé de deux ans et demi, il ressemblait à un bébé de quelques mois. Sous-alimenté pendant les deux premières années de sa vie, il ne parvenait à atteindre le poids normal des enfants de son âge. La constitution de son petit corps lui permettait de se déplacer dans une station tout à fait particulière, à quatre pattes, mais avec les jambes raides. Nous osions à peine le toucher tellement il nous semblait fragile. Comme il était le plus jeune du centre, les filles du groupe lui portaient une attention toute particulière. A force de s'occuper et de prendre soin de lui, il se mit à gazouiller et plus encore lorsqu'il découvrit son visage grimé devant la glace. Il ne cessa alors de s'admirer. L'éveil lui fit faire de grands progrès puisque nous assistâmes à ses premiers pas, aidé d'une main qui le tenait.

Nous avons tenu à effectuer des activités manuelles avec ces enfants car nous avons remarqué que les enfants, qu'ils soient scolarisés ou non, étaient assez peu éveillés. Par exemple, lorsque nous leur donnions des feutres et des feuilles, ils se contentaient de retranscrire les leçons apprises. Pour leur montrer un exemple, nous avons commencé à dessiner et ils reproduisaient le même dessin que nous. Nous avons donc apporté au Centre de santé des tampons, des feutres, des gommettes, de la pâte à modeler. Au fur à mesure, les enfants ont essayé d'inventer eux-mêmes de nouveaux motifs, de nouvelles formes. Quelle ne fût pas notre surprise quand nous avons découvert qu'ils avaient décorés les chambres du Centre avec des ballons de baudruche offerts qu'ils avaient recouverts de gommettes ! Ils étaient d'ailleurs assez fiers d'eux-mêmes.

3- L'oyekolele :

L'oyekolele (bricolage ou travaux manuels en Français) tient une place considérable dans l'éducation des enfants. Elle constitue l'activité principale de l'après-midi. Elle fait partie intégrale de l'éducation des scouts. En effet, cette démarche présente plusieurs intérêts. Tout d'abord, les enfants découvrent qu'ils peuvent vendre le fruit de leurs travaux. Leur artisanat est vendu lors de la fête des enfants, dont nous parlerons plus tard, mettant en avant leurs capacités et la possibilité de revendre ce qu'ils ont fabriqués eux-mêmes. L'argent obtenu ainsi permet de racheter le matériel nécessaire à la bonne continuation de l'oyekolele. L'essentiel de ces fabrications s'effectue avec de l'écorce de palmier comme les paniers, les petits sacs ou les balais. Lors de notre intervention parmi les scouts, nous leur avons appris à faire des scoubidoues. Ils ont particulièrement apprécié cette activité nouvelle, surtout les plus grands. Nous tenions à leur offrir ces scoubidoues, à ce que chacun reparte avec le sien. Nous fûmes quelque peu déçus en découvrant, lors de la fête, qu'ils étaient également vendus. Néanmoins, la vente appartient pleinement à l'oyekolele. On ne peut dissocier les travaux effectués de cette finalité même.

Par ailleurs, le scoutisme offre cet avantage énorme d'éduquer filles et garçons ensemble, ce qui déterminera leurs futures relations entre eux. L'oyekolele participe également à établir ce respect mutuel. En effet, les activités sont mixtes : le petit garçon fera donc de la couture, tout comme la petite fille participera au bricolage. La mixité engendre

donc des rapports meilleurs entre garçons et filles, ce qui participe de manière indirecte à l'éducation sexuelle. Le respect est la base de l'éducation faite autour du problème du sida.

4- Les sikukuu ya watoto :

Notre arrivé à Kigarama correspondait au début de la période des fêtes des enfants ou des « sikukuu ya watoto ». En effet, chaque dimanche du mois d'août cette fête a lieu dans les différents villages environnants. Nous étions ainsi conviés à chacune. La préparation de celles-ci nous permettait de rencontrer les groupes de femmes et de travailler avec elle. Puis, lors de la fête, nous partagions un moment avec les enfants, sans oublier que nous faisons partie intégrante du spectacle. Les « nurses » étaient toujours ravies de nous inclure au programme.

La préparation de ces fêtes nécessite au moins deux jours. La nourriture est cuisinée en quantités énormes. Il faut nourrir les enfants de tout le village et bien les nourrir. A l'occasion de ce jour fête, qui équivaut à notre Noël, les enfants ont même de la viande. Le repas se compose de riz, de matoke, de poisson, de viande, d'haricots rouges et il y a même des cacahuètes et du thé après le repas. Après celui-ci, les enfants organisent un spectacle en hommage à Partage et à mister Phillippo (Philippe Krynen), pour qui ils ont spécialement préparés une chanson, accompagnée d'une danse. Certains enfants jouent même une pièce de théâtre. Puis vient le moment de l'ouverture des cadeaux. Chaque orphelin de Partage reçoit un paquet, avec des cadeaux venus de France. Cela permet aux enfants qui n'ont pas de parrains de recevoir au moins un cadeau dans l'année. La fête est particulièrement bien organisée et appréciée de tous les enfants.

Chanson pour Partage

Leo ni sikui yetu watoto, Imeandatiwa
Na Partage mwanje huruma kwetu watoto
Tujurahi na kuimba nyimbo

2/ Matumizi shuteni walipia, Aeski za
Kukalia asante, Maendeleu hapa shuleni
Yamechangiwa nawe Partage

Ee Ee Partage asante sana
Ee Ee mwisani asante sana
Partage asante sana asante zetu poka
Twuomba uendelee yatima kuhudumia

3/ Twakushukuri, Baba Philipo ni mengi
Uliyotufanyia, atutakusahau Baba Philipo
Hata tukifika uzeeni

1/ Partage kweli hu mwisani
Kwa sifa nyingine hu mzazi watoto
Yatima wafurahi kwa kuyafuta yao
machozi

4/ Mwishu twmaliza tukesima, uendelee
Baba Philipo, uwasaidie watu wengine
Na mungu atakurudishi



C/ « Terres de Femmes » avec les
étudiants

1- L'Enseignement secondaire

Le village de Kigarama (1000 habitants) comporte de part et d'autre du centre deux lycées secondaires. Les élèves ont de 17 à 23 ans et sont dans quatre classes de niveaux, se qui fait en tout 100 et 150 élèves pour ces deux lycées. Cette zone semble donc tout à fait scolarisée.



Après le grade 4, et selon leurs résultats, les élèves sont invités soit à rentrer en grade 5 puis 6 de l'université, soit à faire un an dans une école d'instituteur, soit à commencer à travailler. Les heures de travail sont :

8h00-12h00 le matin
12h30-14h00 l'après-midi.

Soit en tout 5h30 par jour et cinq fois par semaines.

Les cours du lycée sont en général tous en anglais. Le type d'enseignement est britannique, avec beaucoup de « par cœur », des tests en question à réponses rapides, port d'un uniforme et l'après-midi est réservé au sport, ou aux activités extra scolaires dans l'école et avec les professeurs.

Les cours sont dispensés par les professeurs disponibles selon la saison, ce qui parfois donne lieu à des périodes de 1 ou 2 mois de cours pour une matière donnée si le professeur n'est pas présent sur toute la durée de l'année.

Points positifs :

- ✓ Les élèves que nous avons rencontrés sont tous entièrement désireux de se cultiver, d'apprendre et de s'instruire. Ils ont conscience de l'importance de l'enseignement et de l'apprentissage de l'anglais.
- ✓ De nombreuses matières sont enseignées : Mathématiques, Swahili, Anglais, Physiques Chimie, éducation civique, biologie.
- ✓ Des cours d'agriculture sont donnés en grade 1 et 2 (équivalent de la seconde et de la première) suivant la disponibilité des professeurs compétents –ce qui permet à tous d'avoir le minimum de connaissances sur le sujet, cultiver étant une quasi nécessité pour chacun.
- ✓ Des activités sont organisées entre les différents lycées : chorale, foot, handball féminin, concert et sketch.
- ✓ Volonté de rencontrer l'autre, nous Français en l'occurrence, par des conférences.
- ✓ Organisation de la vie du lycée, hiérarchisation avec des responsables étudiants élus par l'ensemble du lycée et qui participent à des réunions avec les professeurs sur la vie du lycée.
- ✓ Des professeurs très disponibles, même s'ils doivent en général travailler autre part en même temps pour gagner leur vie.
- ✓ Des programmes d'enseignement adaptés, par exemple en biologie : cours sur le vivant, mais aussi sur la sexualité, le virus du sida.

Points à améliorer :

- ✓ Respect des horaires (pour y avoir assisté, la mode tanzanienne ne favorise pas les plages horaires intégralement utilisées)
- ✓ Il n'y a pas toujours de professeurs qui puissent assurer des cours sur toute l'année, ce qui donne parfois lieu à des périodes de 1 ou 2 mois de cours et non pas une année entière.
- ✓ Besoin d'une isolation des toits en taule, qui rendent les cours invivables lorsqu'il pleut.

2- Le travail de Partage Tanzanie (PTZ) au niveau de l'enseignement secondaire.

PTZ est peu présent en lycée étant donné que l'âge des élèves du lycée leur permet de travailler et de vivre par leurs propres moyens, Partage Tanzanie souhaite certainement apporter son aide à des enfants plus jeunes dans ces cas là.

Eddson, âgé de 23 ans, en est l'exemple type. Il termine ses études secondaires cette année mais, orphelin de père et de mère, il n'a pas de moyen pour financer ses études universitaires. Dans ce cas, l'aide de Partage n'est possible que dans la mesure où un parrain accepte de prendre en charge un étudiant pour lui payer ses études. Une année pour être instituteur en primaire coûte 60 000 shilings et cette somme est quasiment impossible à trouver. Une fois de plus, on voit à quel point le parrainage est important pour les orphelins de la kagera. 60 000 sh qui correspond à peu de chose près à 60€ est une goutte d'eau dans le budget d'un européen mais il change toute la vie d'un tanzanien.

Amani, un jeune de 23 ans, témoigne très fortement en faveur de Partage, du fait qu'il ait pu suivre un enseignement jusqu'en lycée. C'est une des marque de reconnaissance, comme celle de vouloir travailler pour PTZ plus tard. Partage donne ce petit souffle d'espoir que l'on a senti très fort dans les écoles, en valorisant l'enseignement, même si l'association ne peut pas toujours agir à tous les niveaux.



3- Pistes de réflexion sur les défis de l'enseignement en Tanzanie

Il est clair que pour tous les Tanzaniens, l'enseignement est la seule voie du développement possible à l'échelle individuelle (acquisition de diplômes, de connaissances, apprentissage de l'anglais). Sa bonne réalisation est donc capitale. On peut par contre douter des moyens mis en œuvre. Le fait que l'on ne puisse pas travailler par temps de pluie est pour nous une contrainte majeure lorsque l'on sait qu'il pleut 4 mois par an au minimum. Certes les professeurs nous demandent de financer leurs nouvelles études, mais l'amélioration du cadre de vie est certainement un des moyens d'obtenir une qualité d'enseignement à peu de frais. Nous accepterons de financer les études de certaines personnes dans la mesure où eux aussi nous montrent les démarches entreprises pour faire aboutir leurs projets.

L'informatique est encore totalement absente même pour l'administration. Nous estimons que le développement y est lié étroitement, et qu'un développement de l'informatique serait un atout important pour le développement ce qui serait lié à la mise en place du plus fondamental : l'organisation, voire la logistique qui reste à quelques exceptions près, très sommaire.

Tant que le gouvernement restera corrompu, et que ses priorités n'incluront pas l'enseignement, les moyens dispensés resteront limités : pas de laboratoire, pas de livres scolaires, insuffisance de qualification des enseignants, des programmes qui seront vite dépassés.

L'enseignement est très général, peu spécialisé. L'établissement de lycées agricoles ou techniques spécialisés serait d'une importance majeure nous semble-t-il.

4- JOURNEE DE RENCONTRE : SECONDARY SCHOOL DE KIGARAMA.

Présentation de l'association Hoé, et de ses membres.

Question : Quel est le but de votre venue en Tanzanie ?

Le but de cette venue est la défense des droits de la femme, sa place dans la vie de la communauté et une attention particulière aux enfants dans la mesure où nos qualifications sont limitées.

Question : Quel bénéfice avez-vous à venir ici ?

Une réflexion sur notre propre vie, une prise de conscience de ce que vivent les personnes d'Afrique.

Question : Comment attrape-t-on le SIDA ?

Le virus s'attrape par toutes les muqueuses du corps que sont les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les parties génitales. Ce virus est toujours transporté par du sang ou du liquide séminal. Par exemple on ne peut pas attraper le virus en s'embrassant ou bien en se serrant la main.

Question : Combien y a-t-il d'orphelins en France ?

On ne peut pas répondre précisément, mais on sait qu'il y en a assez peu comparativement à la Tanzanie. Ils sont en général pris en charge dans des structures ou bien adoptés.

Question : Pourquoi ces différences ?

En France le Taux de natalité est beaucoup plus faible. Lorsqu'un adulte décède, il laisse donc moins d'enfants sans parents. Le taux de mortalité, de plus, est très faible chez les adultes, l'âge moyen est de 83 ans. En France, les docteurs sont payés par le gouvernement, chaque personne a donc un accès gratuit aux soins médicaux. [partie retraduite par un enseignant, notre accent n'étant pas compris de tous]

Question : Quel est le climat en France ?

En France il y a quatre saisons. Description de la neige en particulier.

Des professeurs ont aussi voulu nous faire part du climat en Tanzanie :

Il n'y a que deux saisons sèche/pluie, qui reviennent à tour de rôle deux fois chacune dans l'année, mais il y a toujours du soleil. En altitude il peut faire froid mais ce n'est pas très caractéristique. Par contre dans la savane il y a très très peu de pluie.

En France l'hiver, les SDF meurent à cause du froid, par contre en été ce sont les personnes âgées qui décèdent.

Les professeurs parlent de la Tanzanie : En Afrique il y a des relations très importantes entre les membres de la famille. Chacun a le devoir de donner de l'assistance à un membre de sa famille si il en a besoin.



En France, les gens sont fiers et ne souhaitent pas avoir de l'assistance, c'est pourquoi il y a beaucoup de divorces et de séparations. La structure familiale s'arrête aux enfants et aux parents. On voit par exemple assez rarement ses cousins.

Question : Comment la Tanzanie pourrait-elle arriver au niveau de développement de la France ?

Le principal point est l'éducation. D'autres points sont aussi importants comme se battre contre les maladies à votre échelle, contre l'ignorance, la pauvreté. [Avec du recul on se rend compte qu'on n'a pas parlé de l'autosuffisance alimentaire].

Question : Quels sont les problèmes du SIDA en France ?

Le SIDA a beaucoup touché les personnes qui étaient homosexuelles. La contamination a chuté grâce à l'utilisation du préservatif. A présent la contamination se fait davantage chez les personnes hétérosexuelles.

Question : Selon vous comment peut-on combattre le SIDA en Tanzanie ?

Nous pensons que la polygamie est une des causes principales de contamination, puisque chaque personne a plusieurs partenaires. Par contre comme le dit Alfred de PTZ, la polygamie n'est pas une culture mais une des conséquences de la pauvreté. La pauvreté ne permet pas à chaque femme d'être cultivée et de choisir son mode de vie et a fortiori son mari, c'est pour cela qu'il y a de la polygamie.

Pour nous, le préservatif est un moyen sûr de protection. Ceci dépend de son mode d'utilisation. Mais il est certain, que l'éducation est le moyen à long terme de se cultiver sur ce virus et son mode de transmission afin de pouvoir le combattre.

Question : la circoncision est-elle un problème pour le virus ?

Non, le problème du SIDA ne concerne en aucun cas la circoncision.

Question : Quels sont les moyens de transport en France ?

En France, les foyers ont une à deux voitures. Il n'y a que des routes goudronnées même à la campagne. Les gens travaillent dans des entreprises qui sont souvent éloignées d'où l'utilisation des moyens de transport. On peut sinon appeler un taxi à la maison. Ceci pose des problèmes de pollution.

On circule peu à vélo. Les accidents de voiture sont la première cause de mortalité chez les personnes de 17 à 25 ans.

5- CONFERENCE KANYIGO SCHOOL

Présentation de Hoé : Historique de l'association au Pérou, puis présentation du Projet Tanzanie 2003 *Afrique Terre de Femmes*.

Suite à leur demande nous avons aussi fait une présentation personnelle approfondie.

Nous avons organisé le débat autour du thème de l'égalité, et de l'importance que cela représentait à nos yeux d'Européens quant à *l'égalité homme femme*.

Pour éclairer cela nous avons présenté la société française par la devise qu'elle prône. Liberté égalité fraternité :

* La liberté est particulièrement à défendre, puisqu'elle est souvent bafouée,

mais il ne faut pas négliger le fait que pour donner du sens, la liberté de l'autre s'arrête là où celle de l'autre commence.

* L'égalité, aussi importante pour les mêmes raisons de cohérence, est nécessaire devant la loi. A ce niveau on ne peut pas nier qu'il y a beaucoup de choses à faire aussi en France.

* La Fraternité est assez peu connue dans notre société.

Question : « J'ai lu en tant que passionné d'histoire qu'au temps de la colonisation, les Africains noirs étaient considérés comme des sous-hommes. Alors comment comptez-vous apporter l'égalité ? »

En France il y a beaucoup de personnes du Japon, et d'Afrique en particulier, et la couleur de la peau ne fait pas de différence. L'égalité que nous apportons se veut surtout entre vous et entre Pays du Nord et Pays du Sud.

Question : Pour l'égalité, pour quoi ne nous envoyez-vous pas des ordinateurs ?

Le problème est que l'ordinateur dans un convoi ne passe que très rarement la frontière. De plus pour ne pas nourrir de faux espoir, nous sommes étudiants, ceci reste peu dans la mesure de nos moyens. Par contre si vous êtes organisés, que l'initiative vient de vous, et que vous tenez réellement à obtenir des ordinateurs, alors dans ce cas là on peut monter le projet d'envoyer du matériel mais uniquement à un responsable ou bien une organisation de votre lycée. Il peut en être de même pour du matériel sportif ou scolaire.

Question : « Dans les mécanismes de développement, pourquoi voulez-vous toujours apporter l'Europe en Afrique ? »

Ce que nous souhaitons est un mode de développement à la manière de ce que fait Partage Tanzanie, c'est à dire un développement pour les Tanzaniens et par les Tanzaniens eux-mêmes. Le fait que nous venions ici est aussi que nous n'avons pas toutes les réponses, c'est pour cela que nous changeons de civilisation afin de trouver de nouvelles solutions aux problèmes que nous avons en France, notamment au niveau de la Fraternité comme nous le disions tout à l'heure. C'est pour cela que vous avez le droit et le devoir de dire non, si "l'humanitaire" qui est proposé par les pays du Nord, ne vous convient pas, et ne préserve pas votre culture. Il peut y avoir deux voies pour un même but, aussi nous désirons que la mode et la culture tanzanienne soient préservées.

Question : Qu'est-ce que la fécondation in vitro ?

C'est une technique qui consiste à prélever un ovule chez la femme, à le féconder par un spermatozoïde de l'homme et à le réintroduire dans l'utérus de la femme. C'est une reproduction sans accouplement, qui se fait dans quelques cas où elle n'est réalisable que par la technologie. [on a certainement pas répondu à la question, ou bien des réactions restaient en attente.]

Question : Qu'elle sont les mesures de contraception en France, comment s'occupe-t-on des filles enceintes ?

Il y a différentes méthodes comme la pilule ou bien le préservatif qui est la plus sûre contre les MST. En France ces méthodes sont généralement facilement accessibles. Les filles enceintes peuvent poursuivre leurs études avec une aide de l'état. Dans les autres cas l'avortement est autorisée en France avant les douze premières semaines.

Question : Mais l'avortement est interdite sous la loi de Dieu ?

En France on est d'abord sous la loi du Pays avant d'être sous la loi de Dieu, c'est pour cela que les médecins sont autorisés à pratiquer une IVG.

Question : Comment comptez-vous nous aider pour l'égalité puisque vous partez dans trois jours

Nous souhaitons de toutes façons encourager le travail de PTZ même une fois en France. Ce qui est important pour nous c'est que soit respecté le droit de la Femme. Pour cela il est important qu'une femme puisse faire le même travail que les hommes si elle le souhaite. Le même salaire doit être obtenu pour le même travail. Le droit de vote doit être permis, et sa liberté doit être la même que celle de l'homme. Vous savez en France il y a même des familles où l'homme reste à la maison pour élever les enfants pendant que la femme travaille pour rapporter de l'argent.

Question écrite : Quels moyens pour que la femme soit l'égale de l'homme ?

Le pouvoir économique des femmes est très important. Si les femmes sont cultivées en allant à l'école elles ne seront plus obligées de se marier avec un homme qui choisit pour elle.

Question écrite : Quelle relation peut avoir une fille avec son père ? Par exemple est-ce qu'elle peut nager avec lui ?

On pense qu'une fille peut nager avec son père. Ce qui nous importe dans une relation est que soit respectée l'intégrité physique et morale de chaque personne. Si une fille souhaite nager tandis que son père nage aussi, elle peut le faire si elle le souhaite et inversement elle n'est pas obligée de le faire.

Question écrite : Pourquoi l'Europe est une société plus maternelle que l'Afrique ?

Les sexes sont, on le souhaite, à égalité, c'est déjà cela. Par exemple dans le cas d'un divorce, la justice choisira le meilleur environnement pour l'enfant.

V/ Notre partenaire : PARTAGE TANZANIE



A/ « Terres de Femmes » avec PTZ, Histoire et implantation

Tout commence en 1988 lorsque Philippe Krynen et sa femme se rendent dans la région de la Kagéra (au nord de la Tanzanie), ayant eu connaissance de la situation dramatique. La majorité de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, pauvreté due à l'afflux important de réfugiés des pays voisins lors des guerres interethniques, à la guerre intentée par l'Ouganda dans les années 70 et à la chute du cours du café (principale production du pays qui assurait un certain niveau de vie aux agriculteurs).

Dès 1989, le couple lance leur action pour aider les orphelins avec le soutien du département social de l'église luthérienne. En 1992, l'ONG PTZ est enregistrée à Dar-Es-Salaam.





B « Terres de Femmes » avec PTZ, la philosophie.

L'action de PTZ repose sur les principes de la déclaration des droits de l'enfant de 1923 :

« Par la présente déclaration des droits de l'enfant, les hommes et les femmes de toutes les nations, reconnaissant que l'humanité doit donner à l'enfant ce qu'elle a de meilleur, affirment leurs devoirs en dehors de toute considération, de race, de nationalité et de croyances :

1/ l'enfant doit être mis en mesure de se développer d'une manière normale, matériellement et spirituellement.

2/ l'enfant qui a faim doit être nourri, l'enfant malade doit être soigné, l'enfant arriéré doit être encouragé, l'enfant dévoyé doit être ramené, l'orphelin abandonné doit être recueilli et secouru.

3/ l'enfant doit être le 1^{er} à recevoir du secours en temps de détresse.

4/ l'enfant doit être élevé dans le sentiment que ses meilleures qualités devront être mises au service de ses frères. »

Pour PTZ, « chaque enfant est unique, sacré, né pour vivre. » Son rôle est d'amener les enfants à l'âge adulte sains, éduqués et responsables.

La philosophie de l'association est fondée sur le système « Huduma », (mot swahili qui désigne un concept qui rassemble tout ce qui est rapport avec la solidarité, l'entraide et l'assistance). Pour que ce système soit efficace, chacun doit y participer (les bénéficiaires – les orphelins et leurs familles- , la communauté – le village ou le clan - , l'équipe de PTZ) et de manière indépendante.



C/ « Terres de Femmes » avec PTZ, le Victoria

Programme (VP)

Dès 1992, est lancé un programme de santé et de développement, clé de voûte de l'action de PTZ, nommé « Victoria Programme ».

Tout repose sur une efficacité sur le long terme, partant du principe qu'il vaut mieux apprendre à pêcher plutôt que de donner du poisson, pour donner aux tanzaniens les moyens de subvenir eux-mêmes à leurs besoins.

Le programme intervient dans 4 domaines nécessaires à l'équilibre de l'enfant :

- les besoins généraux de santé
- les besoins spécifiques aux enfants
- les besoins vitaux
- les besoins de la communauté

L'objectif est d'assurer aux orphelins une meilleure vie. Un système de sélection a été instauré pour déterminer quel orphelin a véritablement besoin de l'aide de PTZ. Pour cela, les membres de l'ONG se rendent dans la famille de l'enfant et remplissent une grille d'évaluation de sa situation selon différents critères. En Tanzanie, le rôle financier est assumé par le père. Ainsi l'orphelin de père est davantage dans la nécessité. Lors du décès du père, l'enfant doit être pris en charge par « le clan », c'est à dire la famille paternelle. L'environnement dans lequel il vit est alors pris en compte (superficie de l'habitation, nombre de pièces, nombre d'habitants, etc...). Cette grille détermine l'intervention au nom de PTZ.



D/ « Terres de Femmes » avec PTZ, les actions

L'optique de PTZ est le développement durable dans sa globalité. A cet effet, l'action de l'association s'étend à différents domaines.

1- LA SANTE

Dans chaque village appartenant au VP, l'ONG a mis en place un centre de santé qui dispense des soins de base et qui fait de la prévention sur l'hygiène, l'alimentation, le paludisme, les vaccinations, les MST et le SIDA. Chaque mois, un check-up médical est réalisé sur tous les enfants du programme. Le centre de santé est aussi un centre de vie pour les enfants les plus fragiles et dans un état de santé critique : ils sont souvent atteints de malnutrition grave et parfois du SIDA. Leur développement en est retardé : par exemple, au centre de Kigarama, le petit Eduard, âgé de 20 mois qui ne marche pas mais qui surtout ne se tient toujours pas debout. Ou encore Salvador, souffrant d'épilepsie, dont les crises n'ont pas été soignées, a des séquelles psychomotrices. La petite Evelynna, atteinte du SIDA, était sur le point de mourir en arrivant au centre, est actuellement en soins et commence à aller mieux. Rose-Mary, l'infirmière de ce village, leur fait suivre un programme, nutritionnel et leur dispense les soins appropriés. Mais surtout, elle prend soin d'eux avec une attention maternelle, et leur donne de la tendresse. Les enfants ont souffert d'un manque d'hygiène, ont été délaissés, abandonnés dans un coin par le clan. Ils ont donc été retirés de leur famille et mis sous l'attention de Rose-Mary qui devient, en quelque sorte, leur mère. Ils vont grandir avec elle. Parfois, l'état des enfants est trop grave pour qu'ils s'en sortent. Ils décèdent. Pour l'infirmière et pour les autres enfants du centre, c'est un moment douloureux. Ces personnes sont des personnes que nous avons rencontrées, avec lesquelles nous avons vécu et partagé de merveilleux instants. Mais la structure générale de ce centre est la même pour chaque village.

L'infirmière est, en quelque sorte, le chef du village. Elle veille sur tous les habitants, au bon développement du programme. A ses côtés, elle a les field-assistants, qu'elle dirige et qui l'aident dans ses tâches. Par exemple, ils vérifient la prise des médicaments par les malades dans chaque famille, si les examens médicaux ont bien été faits.

Des laboratoires d'analyse ont été implantés dans les villages et à Bukoba pour pouvoir diagnostiquer précisément les maladies et donc d'adapter le traitement. Des hôpitaux ont également été construits. Un médecin est ainsi placé dans chaque village avec toute une équipe médicale.

La création d'une clinique dentaire et d'un laboratoire de prothèse sont en cours de réalisation. L'objectif est de soigner gratuitement les orphelins et les plus pauvres, grâce aux paiements des soins proposés à la population locale, non indigente. Des dentistes français volontaires viennent, pour une période de 6 mois, former un dentiste tanzanien.

Pour lutter contre le paludisme, l'infirmière et le médecin font de la prévention, qui passe par l'information et la sensibilisation. PTZ a distribué et continue de distribuer des moustiquaires imprégnées. Chaque année, elles sont de nouveau imprégnées. Les infirmières ont été formées pour traiter la malaria et pour assurer le suivi immunologique.

2- L'EDUCATION

En Tanzanie, l'école primaire, obligatoire, débute à l'âge de 10 ans. PTZ a donc décidé de créer des crèches dans les VP, pour servir de lieux d'éveil et de socialisation des enfants de 0 à 3 ans. A partir de 3 ans, les enfants sont accueillis à la demi-journée dans les « jardinières d'enfants », également à l'initiative de PTZ et reçoivent un repas, qui est sans doute le seul de la journée.

Pour le primaire, l'ONG participe aux frais de scolarité des orphelins qui sont dans les écoles publiques. Ceux qui réussissent l'examen d'entrée au secondaire sont aidés, à condition d'obtenir des résultats satisfaisants.

80% des jeunes arrêtent leurs études à l'issue du primaire. PTZ leur propose de travailler 1 an pour leur village et, en contre-partie, ils reçoivent de l'aide pour s'installer. A chaque orphelin du programme est offert une portion de terre (shamba) pour qu'il puisse subvenir à ses besoins.

Dans chaque village, l'association a été établie des ateliers de travaux manuels (OYEKOLELE) pour les filles et les garçons, pour apprendre le maniement des outils modernes et traditionnels afin de faire évoluer leur artisanat ancestral.

Pour la formation professionnelle, des écoles de menuiserie, de couture et d'artisanat ont été ouvertes. La formation dure 2 ans. Certains des apprentis peuvent bénéficier de prêts pour pouvoir s'équiper d'outils et ainsi s'établir.

Les écoles ménagères apprennent aux jeunes filles à gérer au mieux leur vie domestique. Le diplôme délivré est reconnu par l'état tanzanien, de même pour le diplôme de menuiserie. A l'issue de l'école ménagère, les élèves reçoivent chacune une machine à coudre et ont la possibilité de se grouper. Elles peuvent ainsi créer de petites coopératives de couture, ce qui leur permet d'avoir un emploi et donc un revenu. L'atelier de Bukoba assure une confection de qualité, vendu sur le marché local. Les bénéficiaires de la vente permettent de confectionner les uniformes scolaires des orphelins du VP.

Le centre de formation Montessori (méthode pédagogique) de Bukoba forme pendant un an des enseignants pour les jardinières d'enfants.

3- L'agriculture et l'alimentation

L'appauvrissement du sol a fait perdre aux cultures vivrières classiques leur capacité nourissante. Pour remettre l'agriculture en route et ainsi assurer une meilleure alimentation de la population, PTZ a renouvelé les espèces, en a introduit de nouvelles pour remplacer le café et a développé l'élevage pour la production du fumier (les engrais chimiques sont dangereux pour l'écosystème de la bananeraie).

En 1997, 17 fermes ont été bâties par l'ONG dans le but de produire les plants fournis aux orphelins qui désirent mettre en culture leur champs, et dans le but d'élever le cheptel bovin et caprin distribué aux futurs éleveurs.

Dans cette optique, PTZ a lancé de nouveaux projets :

- La culture de vanille qui se vend actuellement très cher et qui permettra ainsi, en remplaçant le café, d'augmenter le niveau de vie des agriculteurs. L'opération est rendue possible grâce à une association agronome qui donne les pousses et qui forme les tanzaniens. Chaque école des villages du VP possède des plants de vanille afin de subvenir elle-même à ses besoins.

- la fabrication du beurre d'arachide qui offre la possibilité d'apporter un complément nutritionnel aux enfants et à leurs familles et de créer des emplois rémunérateurs.

- la fabrication d'huile de moringa : le moringa a des vertus nutritives et médicales multiples. Chaque partie de l'arbre peut être utilisée à des fins différentes, par exemple, pour des médicaments, des remèdes, des produits cosmétiques. Chaque personne membre du VP peut obtenir des graines.

4- LES GROUPES DE FEMMES, les wakinamama

Les wakinamama sont des veuves qui se sont regroupées pour pouvoir s'entraider et s'assumer financièrement. PTZ étudie les projets proposés et retient ceux utiles à l'amélioration de la vie. Ces projets reçoivent alors des micros-crédits. Le montant de l'emprunt (sans intérêt) est fixé selon les nécessités et le délai de remboursement selon le temps de rentabilité. Des cultures d'arachide, de moringa, de vanille, de champignons... ont été ainsi pu débiter.

5- HYGIENE ET CADRE DE VIE

● Eau. Dans les villages, la population et les animaux utilisent habituellement de l'eau puisée à des sources sans protection. De graves problèmes d'hygiène se posent alors, qui entraînent un certain nombre de maladies. L'ONG a donc réhabilité certaines de ces sources pour en assurer la potabilité.

● Habitat. PTZ lutte depuis le début contre l'insalubrité des habitations qui ont été rénovées ou qui vont l'être. Dans chaque village, des latrines ont été construites.

6- CONCLUSION

PTZ agit donc sur tous les plans afin d'améliorer de façon générale, notable et durable, les conditions de vie de la Kagéra. Grâce à elle, cette région voit s'améliorer son essor économique. PTZ voudrait pouvoir intensifier son rôle et l'étendre à l'ouest de la Kagéra, où un programme a été lancé mais est suspendu. Pour que le VP WEST puisse recevoir la même aide au développement que le VP actuel, l'association a besoin d'argent.



E/ « Terres de Femmes » avec PTZ, les dons et les parrainages

Chaque don est accueilli volontiers. C'est toujours un bon moyen de faire aboutir les projets en cours et d'en mettre d'autres en route. Mais comme les dons sont aléatoires, PTZ recherche surtout de nouveaux parrainages.

Parrainer un enfant, c'est verser un don mensuel (de 32€ ou de 16€ pour un demi-parrainage) qui revient à un orphelin du VP. Une petite partie, environ 5%, sert à payer les employés qui assurent le relais entre l'enfant et son parrain, car derrière ce système, se cache tout un travail administratif. Le parrain est mis en relation avec l'enfant et sa famille par le biais de lettres, de photographies, d'un récapitulatif bi-annuel du suivi médical, social et scolaire.

PTZ a besoin du soutien du plus grand nombre pour que « les orphelins d'aujourd'hui ne fassent pas les pauvres de demain ». L'action de Philippe Krynen et de toute son équipe est une action formidable qui redonne le sourire et la confiance en un avenir meilleur aux tanzaniens. Le bonheur est enfin à leur portée de main. Alors, aidez-les. Merci.

(NB : un grand merci à Isabo pour le compte-rendu qu'elle nous a transmis et qui a servi de base à notre rapport.)

VI/ Thèmes et rencontres



A/ « Terres de Femmes » avec la prévention du SIDA

Lors de notre séjour en Tanzanie nous nous sommes donnés pour objectif de répondre naturellement à toutes les questions qui nous seraient posées. Dans le cas du Sida nous n'avons pas eu besoin de lancer le débat. La population tanzanienne, particulièrement les jeunes entre quinze et vingt-cinq ans, sont très ouverts sur ce sujet de conversation.

Cette ouverture d'esprit et les différents échanges qui en ont découlés nous ont permis d'apprendre comment cette maladie est perçue et comment elle est combattue.

- QUEL EST LE STADE DE PROPAGATION DU SIDA ?

Beaucoup de chiffres très alarmants sont donnés sur le nombre de personnes séropositives. Même s'il ne fait aucun doute que la population atteinte du sida représente un pourcentage énorme, celui-ci ne peut être calculé de façon sûre. Il y a deux raisons principales à ce problème :

*aucun recensement sérieux n'a été effectué en Tanzanie, à cause de la géographie du pays qui ne permet pas de se rendre dans tous les villages, qui sont souvent difficiles d'accès car peu de routes existent .

Chose plus importante, le test habituel de recherche du virus est inefficace dans cette région. Le test pratiqué met en avant l'immunodéficience des porteurs du virus, mais les maladies, telles que le paludisme ou bien la malnutrition, peuvent entraîner cette immunodéficience, même après plusieurs jours, dans le cas de maladies graves.

Pour exemple, Mr KRYNEN avait effectué le test du sida sur les employés de PARTAGE ainsi que sur un des village du programme. Sur toutes les personnes déclarées séropositives lors du premier test, très peu d'entre elles étaient positives au second, trois mois plus tard. Dans le cas de PARTAGE six employés étaient positifs lors du premier test. Lors du second il y eut cinq cas mais, pas les mêmes personnes que trois mois auparavant. Dans tout les cas même si on ne peut être sûr des chiffres annoncés par les différentes organisations, il ne fait aucun doute que le sida est bien présent en Tanzanie et qu'il s'agit d'une des premières causes de mortalité.

- QUE FAIT LE GOUVERNEMENT ?

D'après se que nous avons vu lors de notre séjour, le gouvernement n'est pas très actif au niveau de la communication. Il n'existe pas de grande campagne anti-sida, même s'il existe des affiches publicitaires en faveur des préservatifs. Il s'agit de publicités provenant de compagnies qui cherchent à vendre un produit et non d'informations objectives. Par contre, en ce qui concerne l'éducation des jeunes sur les risques du HIV, il est mis en place, depuis quelques années, des cours d'éducation sexuelle, préparés à partir de manuels très bien élaborés. Ces livres scolaires expliquent par des schémas et des exemples simples l'importance de se protéger et de faire attention à toutes les formes de contraction du virus. Mais plus encore, ils apprennent aux jeunes les relations qui peuvent exister entre une fille et un garçon. Les filles apprennent à ne plus être soumises et les garçons à respecter le sexe opposé, ce qui n'est pas dans la tradition locale.

Les médecins ont aussi pour rôle de répondre aux questions que peuvent se poser les tanzaniens. Ils distribuent également des moyens de contraception fiables et en expliquent l'application.

Il est difficile pour le gouvernement d'appliquer les méthodes de communication française dans un pays touché par la malnutrition, le paludisme et de graves problèmes économiques qui sont aussi des priorités vis-à-vis du peuple.

- QUE SAVENT LES JEUNES ?

Lors des conférences organisées avec des lycéens, le sujet du sida est à chaque fois revenu.

Les jeunes se posent beaucoup de question sur le sida, et furent très heureux d'approfondir leurs connaissances avec nous. Pendant nos entretiens, il y eu plusieurs événements marquants, qui démontrent bien l'état d'esprit actuel.

Un jour, Frédéric fut abordé par un jeune tanzanien qui était très curieux de tout connaître sur la transmission du sida, les moyens de prévention, les différents médicaments qui sont actuellement sur le marché, etc....

Après plusieurs minutes de dialogue, Frédéric apprend que ce jeune est le fils du directeur de l'école secondaire de Kigarama, également professeur de biologie.

Révélation qui l'interrogea et le poussa à lui demander si son père ne lui avait pas expliqué tout cela ? Sa réponse fut :

« J'ai déjà demandé tout cela à mon père, mais je pensais que ce qu'il m'avait raconté était exagéré, dans le but de me faire peur. Mais je me rend compte qu'il disait vrai ! ».

Il y eu aussi cette phrase surprenante d'un lycéen qui déclara :

« Le sida, c'est à vous, Européens, de le soigner. C'est vous qui l'avez inventé. ».

Après quelques secondes de stupéfaction, on lui expliqua que personne au monde ne connaissait l'origine du virus. Et que le plus important n'était pas de savoir d'où il provenait, mais comment le combattre efficacement.

Pour autant, en règle générale, les jeunes savent de nombreuses choses sur le sida, même s'ils ont quelques doutes et idées fausses, bien souvent véhiculées par les plus anciens.

• COMMENT VIVENT LES PERSONNES SEROPOSITIVES ?

Les personnes atteintes du virus ne sont pas mises à l'écart de la société, même si ces personnes cachent leur état, pour continuer à avoir une vie sexuelle.

Quand au soins tels que la tri thérapie, ils sont inexistant, comme dans la quasi-totalité des pays du tiers monde.

Les malades sont, pour la plupart, pris en charge par la famille ou bien par des organisations comme PARTAGE, qui recueillent les orphelins dont les parents sont déjà décédés du virus.

En ce qui concerne les hôpitaux, par faute de moyens matériels, ils sont impuissants. Nous avons même entendu parler d'un hôpital qui refuse de soigner les personnes séropositives, car il s'agit d'une maladie incurable et donc les frais engagés seraient inutiles !

• COMMENT COMBATTRE LE VIRUS DE FACON EFFICACE ?

Nous ajoutons le terme « efficace » car on ne peut pas combattre le sida de la même façon que dans les pays développés.

Pour exemple, le préservatif n'est pas le remède miracle. En effet, beaucoup de problèmes se posent sur l'utilisation de ce moyen de prévention.

D'un point de vue culturel :

* la polygamie est un dilemme car un homme ne peut être présent dans plusieurs foyers à la fois. Il est très courant qu'un homme ou une femme ait plusieurs partenaires sexuels avec tous les risques que cela entraîne.

* un couple, même dans le cas de la polygamie, n'utilise pas de préservatif. Il est très important pour eux d'avoir beaucoup d'enfants. Cela est une question de fierté et prouve aux yeux des villageois qu'ils sont en bonne santé.

D'un point de vue économique :

* les préservatifs sont très onéreux pour un peuple qui a peu de moyen de ressource.

* le pays a un grand besoin d'un taux de natalité important. La banque mondiale lui a refusé les crédits pour la réalisation de rizière permettant de diversifier l'alimentation. Pour parvenir à une autosuffisance alimentaire, il leur faut avant tout repeupler la région.

Par manque d'information :

* pour exemple, il arrive qu'une personne utilise un préservatif lors du premier rapport sexuel mais non lors du second rapport. En effet il est courant, voire systématique, qu'un homme contente deux fois de suite sa partenaire.

Pour combattre le sida, plusieurs solutions très constructives sont proposées.

* Stopper la polygamie en passant par l'éducation des jeunes femmes et ainsi leur permettre d'acquérir une indépendance économique et ne plus être obligées d'accepter des mariages pour subvenir aux besoins de leurs familles.

* Appliquer un dépistage systématique des femmes enceintes, ce qui n'est pas le cas à ce jour, et la conséquence de naissance de beaucoup d'enfants contaminés au cours de l'allaitement ou par le manque de précautions pendant l'accouchement.

* Donner une éducation aux jeunes générations, leur expliquer que les relations entre filles et garçons ne sont pas à prendre à la légère. Comme nous disait Alfred, le vice président de Partage, « il faut dire aux jeunes de ne pas jouer avec leurs zizis. ».

* Convaincre les pays développés de produire des médicaments génériques pour permettre aux personnes séropositives d'avoir accès à tous les soins qui leur permettront de mieux vivre.

- Conclusion

Les Tanzaniens savent que le virus hiv existe , mais ils manquent d'informations précises et surtout de moyens.

Il est dans nos cordes de les aider, mais en prenant en compte les différences culturelles et les besoins d'un pays.



B/ « Terres de Femmes » avec Philippe KRYNEN



Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

Cela fait un peu plus de onze ans.

Comment est apparue l'envie de venir en Tanzanie ?

Après avoir travaillé dans un orphelinat au Rwanda, j'ai entendu parler de cette région, qui a beaucoup de problèmes. J'ai donc décidé de venir voir ce qu'il était possible de faire pour les aider.

Avez-vous rencontrer des difficultés au début de cette aventure ?

Oui, je me suis heurté au refus du gouvernement de me soutenir dans mon projet, du moins au début. Et surtout le manque de clarté de la population. Je me souviens de la première réunion que j'ai organisé. Après les présentations faites, un homme se leva et me demanda combien il allait toucher pour participer au meeting.

Quelle a été votre réaction ?

J'ai pris ma petite mallette et je suis parti sans dire un mot.

Vraiment! Et quelle a été leur réaction ?

Ils ont été surpris évidemment. Je ne me suis pas laissé démonter. J'ai attendu qu'ils reviennent me voir d'eux mêmes. Une fois revenu, je leur ai expliqué que ma présence était l'envie d'aider, mais que je ne pouvais pas le faire sans la bonne volonté de chacun.

Combien de villages sont sous le couvert de Partage aujourd'hui ?

Nous avons douze villages qui se situent dans le nord-ouest de la Tanzanie.

Combien de personnes travaillent pour Partage ?

On a environ cent cinquante personnes réparties dans les différents villages, plus les bénévoles qui viennent d'Europe.

Quelles sont les besoins de Partage à ce jour ?

Des sous !

Sérieusement .

Ce qu'il manque ce sont des parrains qui soutiennent les orphelins tout au long de leur enfance et adolescence. Les parrains sont de plus en plus rares et nous ne pouvons pas continuer à aider les enfants sans rentrées d'argent régulières.

Quand est-il de Partage-West ?

Pour l'instant ce projet est en suspens, on se concentre sur les villages existants, ainsi que sur le cabinet dentaire, les écoles etc....

Avez-vous des regrets ?

Mon plus gros regret est d'être arrivé trop tard ici.

J'aurai préféré venir dix ans auparavant, cela m'aurait permis de faire plus.

Comment aider Partage ?

En devenant parrain, vous pouvez aussi envoyer des dons ou des colis qui seront distribués aux enfants.



C/ « Terres de Femmes » et l'agriculture

1- Historique :

L'agriculture est traditionnellement familiale, vivrière et peu spécialisée.

PTZ a permis de replanter une importante proportion des bananeraies. Cependant Philippe Krynen nous témoigne du fait que les enfants sont moins bien nourris qu'il y a vingt ans. Ceci va de mèche avec la perte de l'eau courante dans la région.

La tradition est particulière du fait que la terre n'est jamais vendue. Elle est toujours léguée par héritage. D'importantes savanes sont non utilisées pour l'agriculture. Les terres appartiennent toutes à l'état, on peut donc utiliser une terre non cultivée si on le souhaite. Mais il en résulte souvent que les terres sont divisées à chaque nouvelle génération en parcelles (chamba) qui diminuent au fil des âges.

La région est dotée d'un immense marais qui semble-t-il pourrait être habilité en rizière, mais la Banque mondiale refuse d'investir les capitaux nécessaires ayant jugé la région trop peu peuplée.



2- Diversité des cultures :

Les bananeraies pullulent à perte de vues sur les terres rouges de la Kagera. Trois espèces sont cultivées : sucrées grandes et petites, et Banane plantain.

On trouve aussi des Cacahuètes.

Le Café est très implanté.

La Vanille, produit très chère, se développe dans la région, mais sa culture reste techniquement difficile.

Le Maïs est une des rares céréales que nous avons croisé.

Le travail de PTZ est de diversifier ces cultures. On a donc vu se reprendre de la Pomme de Terre, du Manioc, de moringa...

La Palmeraie est aussi à remarquer puisqu'on en fait de l'huile de palme pour la peau.

- *Importance pour l'alimentation :*

L'alimentation en produit non animaux est à base de riz (qui n'est pas produit dans la région encore) et de banane plantain. On goûte aussi à beaucoup de thé et de Chapati (Crêpes gauffrées). Puis on trouve dans les boutiques sur la grande route des haricots, du pain, des légumes, des cacahuètes, du beurre...

Philippe Krynen et Marc Deru (médecin) disent que notamment la banane crée une mal nutrition, et des déficiences immunitaires. Les étudiants que nous avons rencontré nous disent aussi que « la faim est leur pire ennemi, puisqu'elle revient souvent ». Ce qui dénote donc encore un réel problème d'alimentation dans la région.

3- Diversité de l'élevage :

Il existe très peu de troupeaux, les animaux sont en général sensibles à la malaria et restent donc une valeur peu sûre.

On peut remarquer dans les villages que nous avons visités des élevages d'animaux à l'unité de porcs, volatiles : poules - plus nombreuses-, chèvres.

- *Importance dans l'alimentation :*

L'alimentation est très pauvre en protéines d'origine animale. Le poisson est très utilisé dans cette région du lac Victoria. Les œufs, la viande de vache, de poulet est aussi consommée (ce qui n'est pas forcément facile à apprécier étant donné qu'il faut se rendre chez les personnes, et que les repas donnés étaient des repas de fête).

Un certain nombre d'enfants souffre de mal. Marc Deru mentionne que la qualité de la nutrition s'est empirée dans les trente dernières années, ce qui est un paradoxe avec l'essor économique de la région et la réhabilitation de cultures !

On peut noter que les maladies liées à la malnutrition sont plus présentes chez les villages de pêcheurs (visite en Ouganda) que dans les autres villages. Le fait est probablement que le poisson est destiné exclusivement à la vente et non pas à l'alimentation.

4- Les défis de l'agriculture dans la région de la Kagera

De nombreux brûlis sont encore réalisés par coutume, alors qu'ils restent interdits par la loi. Ce type de pratique assainit la terre, mais laisse des éléments très facilement emportables par le vent ou l'eau de ruissellement ce qui a pour risque d'appauvrir la terre.

L'exportation de bananes reste limitée ce qui est dommage économiquement, mais ce qui a pour conséquence d'exporter aussi des éléments de la terre et de l'appauvrir. Les terres sont en effet peu retournées, et reçoivent peu d'engrais, ce qui accentue la perte de la qualité de la terre.

La mécanisation est inexistante, et l'utilisation d'animaux de trait est rare. Le travail est donc peu valorisé et peu efficace.

De ces observations, on peut confronter quelques points techniques qui pourraient, pourquoi pas, mener dans le sens d'une amélioration.

- Amélioration des engrais afin de ne pas appauvrir la Terre, et utilisation d'animaux de trait.
- Création de marchés, amélioration des voies de transports (même situation que la Bretagne dans les années 50).

- Amélioration par sélection génétique des troupeaux.
- Utilisation de la plaine et des marais pour :
 - la circulation des biens et des personnes
 - La formation d'une rizière.

Création de lycée agricole afin d'augmenter les connaissances qui se perdent, en témoigne la baisse de la qualité de la nutrition.

Bien sûr, ce serait se méprendre que de croire qu'il faut nécessairement un train à cette région. L'idée pourrait surprendre la population mais lui être tout à fait bénéfique, mais rien ne prouve que ce serait nécessaire. C'est le défi de l'Occident pour l'Afrique.



D/ "Terres de Femmes" et la religion

Nous étions arrivés avec l'idée qu'on nous en avait donné: les gens pensent plus à leur survie qu'à Dieu. Enorme erreur: leur survie, c'est Dieu.

1- La religion comme vecteur d'intégration



Sans aucun doute, la religion a été notre 1er vecteur d'intégration, après notre lien avec Partage. Notre participation à la messe dominicale, quelques jours après notre arrivée au village, a été déterminante dans la mesure où elle nous a permis de nous associer à la communauté et au village par la prière. C'est après la célébration que nous avons rencontré la plupart des personnes avec qui nous avons le plus échangé durant notre séjour, personnes telles que Amani et Derick, 2 jeunes étudiants; Miss Jane, la

comptable de l'école de Kanyigo; le directeur de l'école primaire de Kigarama, le pasteur, divers professeurs...

2- Organisation territoriale et religion

Dans la région où nous avons séjourné, les communautés des différentes religions ne se côtoient que très peu. En fait, chaque village détient son "identité religieuse" et la plupart de ses habitants y pratiquent le même culte.

Ainsi, Kigarama est un village luthérien, celui de Bukuali catholique, et un peu plus loin, un autre village est musulman. Cette répartition entretient le sentiment de communauté, d'appartenance et règle aussi nombre de problèmes économiques, car la pratique y est très suivie et c'est tout le village qui se déplace à l'office.

3- La messe

Dans le village de Kigarama, dimanche est jour de fête. Chacun sort ses plus beaux vêtements et toute la famille se rend à l'office. C'est beaucoup de préparation pour la mère de famille qui doit s'occuper de chacun des enfants. Les cloches commencent donc à sonner dès 8H.00 et ce toutes les heures jusqu'au début de la messe, à 10H.00. La célébration y est particulièrement chantante, avec plusieurs groupes de choristes qui se relaient, avec percussions, basse et danses à l'appui. Une ou 2 quêtes y sont faites, avec dépôt d'enveloppe ou de monnaie. A la porte de l'église, un panneau avec le nom des fidèles rappelle les dons de chacun au cours de l'année.

Dès la fin de l'office, toute la communauté se retrouve sur le parvis de l'église et une vente aux enchères est organisée par le pasteur. Divers produits comme des bananes, des fruits de la passion, des tomates..., offerts par des paroissiens, sont ainsi mis en vente. Tout se déroule comme dans une véritable vente aux enchères, et l'argent récolté va au profit de la communauté.

4- Pratiques et croyances religieuses

La pratique et la croyance sont exceptionnellement fortes et rythment la vie de chacun. La lecture de la Bible y est prédominante et sert de références lors des conversations. Il n'est pas rare d'entendre les références d'un verset pour un sujet donné et de vérifier qu'il correspond bien à ce dont il était question. De même, offrir un verset à lire chez soi et à partager avec sa famille est une marque d'amitié et un signe fort de reconnaissance. Nous avons été époustoufflés par la puissance de la foi des jeunes. Amani, un étudiant de 23 ans, en est le plus fort symbole, depuis qu'il est venu "prêcher" devant notre porte pendant 1 heure, louant Dieu de nous avoir amenés jusqu'à lui. Si un lien perdure chaque jour entre nos amis tanzaniens et nous, il prend pour beaucoup sa source dans la prière.

5- Les limites de la croyance

Même si elle offre aux tanzaniens une immense espérance, la croyance a ses limites. Un paradoxe existe entre la loi de l'état et la loi de Dieu. Comme dans tout autre pays, les avis divergent sur la peine de mort, l'avortement, le rôle de la femme... Tantôt on s'arrange de la loi de l'état, tantôt on prône la vertu de la vie, donnée par Dieu. Si tant est que toute chose est un cadeau de Dieu, il faut rappeler aux tanzaniens que l'avenir est entre leurs mains et que Dieu aide seulement.

VII/Témoignages

Témoignage de Magalie

Quand on part, on s'attend à se retrouver face à des dizaines de personnes différentes... On se prépare à cette rencontre, on se fixe des objectifs, on s'organise... pour que ça se passe pas trop loin de ce qu'on avait prévu... Sacro-sainte organisation, qui dirige notre monde, et qui nous laisse pourtant bien seuls.

La 1ère personne que j'ai rencontré là-bas, c'est moi. Pas un moi différent, non, mais un moi amplifié, un moi branché sur des méga-enceintes, et qui ne veut pas rester pas en sourdine, derrière. Et c'est là que tout change.

Tu peux vouloir tout gérer "comme il faut", ce "comme il faut" qui ne veut rien dire de lui-même. Quand tu te fais rattraper en puissance par ce que tu es, tu es envahi par les flots de tes incompréhensions, de tes doutes, de tes coups de gueule, de tes lâchetés mais aussi de tes amours, de tes folies, de tes envies, de tes besoins... Ici, tu aurais couru chez ton psy, là-bas, c'est à toi de t'écouter, mais t'écouter au travers des autres, sans se regarder le nombril. Parce que ce que tu es, tu l'es avec les autres.

Amani, exalté, qui remercie le ciel de nous avoir envoyé jusqu'à lui... Miss Jane qui me saute dans les bras, pleurant de nous voir partir... Salvador qui hurle sa joie de nous revoir chaque jour... Derick qui s'inquiète de la petite fièvre d'un de ses nouveaux amis... Quant on se retrouve face à la simplicité des relations et à l'expression pure des sentiments, soit on se dit "je reste ici" ou alors "fais ton ménage et vis".

Quelque soit le choix, on a avancé d'un petit pas... comme ceux d'Eduardo... à quatre pattes, un peu déséquilibré, pour finalement, un jour, sourire et se tenir debout. La différence, c'est qu'il est plus naturel de prendre soin d'un enfant.

Alors, elle est là la révélation... finie la théorie de l'Afrique, continent peuplé de gens qui chantent la vie. Revenir d'Afrique, c'est revenir pour elle et avec elle. C'est aussi vivre avec elle, ici, de tout ce qu'elle nous a transmis d'évident et de naturel : l'amour en puissance.

Témoignage de Frédéric

On part toujours avec un certain nombre d'*a priori* dans un autre pays.

L'Afrique était pour moi un continent avec une culture tribale. C'est bien le cas, en effet. Tout se sait dans le village, les affaires se règlent par plébiscite de toute la communauté, sans appel à une autorité administrative supérieure.

C'était aussi pour moi le continent difficile qui accueillait dans une appendice différentes plaies que sont la faim, le sida et la malaria. Encore une fois s'est vérifié notre adage « *c'est pas parce qu'on a faim, que l'on a rien à donner* ». la puissance d'accueil est fulgurante dans un de ces pays du Sud. On a vite appris que donner et recevoir n'est pas facile, puisqu'il ne suffit pas de nourrir un homme un seul jour... Ils refusent l'interventionnisme intégriste et ils ont raison, mais ça ne veut pas dire qu'ils n'attendent rien de nous. Qui se contenterait de regarder de la berge un homme qui se noie ? Nous avons d'ailleurs le devoir de connaissance qui leur offre de façon opérationnelle leur droit à la liberté, car de fait plus on connaît plus on est libre. Jusque là c'est encore facile...

L'Afrique c'était aussi pour moi le pays du rire. Goût pour la vie, et en effet il n'y a rien de plus beau, donc ils se contentent du meilleur.

J'étais motivé par l'interculturel en tant que *faire du tourisme dans son propre pays*. Et en effet ils nous ont demandé de parler de la France. « Vous parler vraiment, vous Européens, d'égalité et de fraternité ? », m'a-t-on dit. Comment justifier des choix de sociétés comme la télé réalité qui mes des gens en cages à regarder comme des rats de laboratoire, et des subventions à l'exportation qui nous permettent d'envahir leurs marchés tout en gardant nos douanes fermées à leurs produits. Comment le justifier ? je comprendrais qu'ils fuient à présent ces notions d'égalité et de fraternité. Dans la même situation, n'aurions nous pas été les premiers à balancer à la tête de ces nouveaux venus envahisseurs : « allez d'abord faire le tri chez vous ! Revenez nous voir après. »

Il s'est donc passé quelque chose qu'on n'a pu soupçonner pour que nous gardions là-bas des amis pour la vie. Qu'est-ce qui peut faire changer les choses ? D'expérience (toute liberté gardée pour vous de ne pas me croire) les personnes les plus percutantes sont des personnes responsables de leurs actes, ce qui s'acquière difficilement et après beaucoup de rencontres afin de comprendre le sens que cela donne à nos vies. Ceci s'est donc fait petit à petit, par l'échange, les lieux de rencontres- si rare de nos jours-, nous faisant rentrer nous mêmes dans nos propres pompes. Intégrité, respect, responsabilité, des stades *qu'on en bave grave* mais qui font bien rentrer les choses dans un sens compréhensible par tous, le sens que l'on donne à nos vies. Le sens que nous prenons à agir pour nous-mêmes et pour l'autre aussi, est le seul à faire avancer les choses.

Témoignage de Marie

Il peut paraître assez superficiel, quand on est parti en Afrique en voyage humanitaire, de se faire coiffer six heures durant. Cependant, mes rastas ont été une expérience unique et peut-être la plus interculturelle qui soit, tout au moins à mes yeux.

En effet, après avoir longuement enquêté avec mes rudiments de swahili et à l'aide de mimes, j'ai découvert que le salon de coiffure n'était autre que la maison de mama Russia, celle chez qui nous allions manger tous les soirs. Ce que j'ose nommer « salon de coiffure » consiste en réalité en une minuscule pièce recouverte de paille sur son sol et ornée d'un miroir, sûrement le seul existant à Kigarama. Je décide donc de tenter l'expérience. Grâce à Paulo, mon petit traducteur préféré, qui est également le second fils de la coiffeuse, j'explique à mama Russia que je souhaite prendre rendez-vous pour qu'elle me fasse des rastas. Traduction du français à l'anglais et de l'anglais au swahili... Quelle tête vais-je risquer d'avoir ? Une fois le premier étonnement passé, j'ai le droit aux moqueries. Je ne l'ai découvert que plus tard mais j'avais choisi des perles de toutes les couleurs, habituellement destinées aux petites filles. Que ne donnerais-je pas pour réentendre le rire

de Paulo à cet instant précis ? Après maintes négociations, le rendez-vous est pris. Ce sera dimanche à sept heures. Autant commencer tôt vu l'ampleur du travail...

Comme d'habitude nous nous étions mal compris... J'arrive au salon et mama Russia est déjà partie à la messe. J'aurais dû me douter qu'un tanzanien, vu le poids de la religion, ne travaillait pas le dimanche matin. Seul Paulo est resté pour tenir la boutique.

Après quelques heures d'attente, n'oublions pas que nous sommes en Afrique, mama Russia commence à ajouter de la laine à mes cheveux. Nous avons donc passé six heures ensemble avec pour seul échange mes mains qu'elle déplaçait pour tenir mes cheveux. En effet, vu sa faible connaissance de l'anglais et mon niveau de swahili, nous pouvions difficilement communiquer. Et pourtant cet échange fût incroyablement intense malgré notre mutisme. En effet, une grande chaleur humaine régnait dans le petit salon de coiffure. La petite sœur de Paulo donnait le biberon au bébé. J'étais complètement intégrée à la vie de famille. Ensuite, deux jeunes filles sont arrivées et se sont étendues et endormies sur la paille juste à côté de moi. Il y a de ces instants magiques qui sont difficilement racontables et qui tiennent juste à de petits riens : la respiration forte d'une jeune femme assoupie, l'odeur des cakies qui cuisent dans la pièce mitoyenne, la sensation de la paille sous ses pieds... Le lieu était empreint de chaleur et de sérénité.

Je me suis juste permise de demander à mama Russia si j'étais la première « mzungu » qu'elle coiffait. Elle ne fût pas peu fière de me le confirmer. Effectivement, il s'agissait d'un véritable événement. La rumeur a fini par enfler et tout le village par savoir qu'une blanche se faisait faire des rastas, créant de petits attroupements devant le salon. Je me sentais un peu gênée, agenouillée sur ma natte, entourée de tous ces noirs qui me regardaient. Mais ces regards étaient bienveillants, tout juste un peu moqueur. Le rire restait bon enfant malgré tout. Quelle ne fût pas ma surprise quand un homme a débarqué avec un énorme appareil photo, un appareil digne d'un professionnel, pour venir pérenniser l'événement. Il m'explique qu'il est journaliste et qu'il désire me prendre en photo pour les consommateurs –traduction littérale.

Quand je sors de chez mama Russia, tous les regards se retournent sur moi à mon passage, plus qu'à l'accoutumée dirons-nous. Cette coiffure m'a vraiment permis de m'introduire dans la communauté. Je ressemblais désormais à une africaine, aux dires des tanzaniens, avec mon boubou, ma peau bronzée et mes rastas évidemment.

Quelle ne fût pas ma déception, une fois rentrée en France, que ce qui fût une source de partage et d'échange devienne dans notre « si beau pays » une source de conflit. Je me suis quelque peu fait agresser, tout du moins verbalement, dans le métro parisien parce qu'une blanche ne doit pas se coiffer comme une noire... Remarques racistes et autres propos injurieux...

Difficile retour à notre réalité...

Témoignage d'Emilie

Les plus beaux souvenirs dont j'ai plaisir à me remémorer sont les échanges que l'on a pu avoir avec les femmes préparant le big chai (fête des enfants organisées et gérées une fois par an pour les enfants par les femmes), avec Amani (jeune étudiant qui passait régulièrement à la guest), avec aussi Jane (mère de famille et comptable dans un établissement scolaire)...

Ce qu'il me reste de ces instants passés ensemble, c'est un temps de rencontre ou l'un et l'autre(ou les autres), on s'écoute, on écoute nos histoires à partir non pas de nos certitudes mais d'un silence intérieur. Une réflexion s'amorce, s'engage à travers un échange. Nul n'est supérieur à l'autre dans cette relation où on entre en ouvrant nos cœurs.

La beauté de cette relation est dans ces sourires, dans cette disponibilité, cette découverte sur la vie, le monde, mon pays, leur pays, eux, moi...Quelle joie profonde, simple, intérieure émane de ces partages! C'est le bonheur! A priori rien ne laissait présager que je puisse vivre une telle proximité avec ces femmes, ces hommes. Et pourtant, relationnellement parlant, quelque chose de fort s'est vécu, transmis.

Oui je suis heureuse d'avoir reçu ces sourires, d'avoir pu en donner, d'avoir dansé avec les enfants, avec les femmes, d'avoir préparé le repas avec elles... Mon désir est vraiment de grandir dans cette dimension d'échange avec celles et ceux qui m'entourent, avec d'autres aussi. L'interculturel, j'y crois! Mon espérance est dans le cœur de chacun! Aux yeux de notre monde efficace, de notre économie compétitive, vivre ensemble de cette manière peut sembler une folie. Mais n'est ce pas de cette folie dont notre monde a le plus besoin pour découvrir ce que d'autres vivent?

Témoignage d'Alexandre

Etant un nouveau venu dans Hoé, j'avais des doutes sur l'intérêt de l'interculturel. Même s'il est difficile de définir ce qu'est l'interculturel, il s'agit d'une chose merveilleuse à vivre.

Voir toutes ces personnes ayant l'envie de découvrir une autre façon de concevoir leur avenir mais aussi de donner le meilleur de leur civilisation est un souvenir inoubliable.

Ce qui me marqua le plus fût ces longues discussions avec toutes les tranches d'âge de la population et surtout les jeunes lycéens et leurs professeurs. Echanges qui nous ont permis de connaître leurs traditions mais aussi leurs besoins.

J'espère que d'autres suivront nos pas. Il y a tant à donner mais aussi à recevoir. Je remercie toutes les personnes pour leur soutien, sans lesquelles tout ceci n'aurait pu aboutir.

Témoignage de Julia

Comment décrire quelque chose d'aussi beau et d'aussi fort ? D'aussi féérique finalement. Les rapports humains sont tellement intenses que les mots semblent être sans pouvoir d'expression face aux émotions que l'on a partagées. Pour moi, l'humanitaire, c'est avant tout un échange interculturel entre deux êtres dans lequel chacun donne et reçoit. Sans action, l'interculturel est, à mes yeux, quelque peu frustrant. Je me suis parfois sentie inutile. Mais mes doutes ses ont envolés avec un sourire. Sourire délivré par un enfant, une femme, un homme si heureux de notre présence, de nos partages. Les rapports humains sont vraiment étonnants. Ils relèvent de la magie. Grâce à un simple échange, le bonheur s'est immiscé en moi, m'a envahie, et s'est installé au plus profond de mon être. Un simple sourire, un simple instant et me voilà heureuse. Cette joie restera en moi avec tous les visages des personnes rencontrées. Des visages gravés dans l'éternité de mon cœur. Tout ce que j'ai vécu en Tanzanie m'animerait et me redonnerait confiance dans mes moments de peur, de souffrance et m'accompagnera dans ce beau parcours qu'est la vie.

Merci à vous, joyeux tanzaniens, merci pour votre amour et votre grandeur d'âme. J'espère vous avoir autant aidé et autant apporté que vous l'avez fait pour moi. C'est une tranche de vie que nous avons partagée. Faisons d'elle le début d'une lutte pour le bonheur humain.



VIII/ Remerciements

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont aidé, de quelque manière que ce soit, et qui ont cru à ce projet, à commencer par Mr et Mme Cordahi, ainsi que Mr et Mme BAYART, membres actifs des Amis de Partage Tanzanie, qui ont été notre lien dès les premières heures.

Viennent ensuite tous nos généreux donateurs,
les élèves de l'Ecole de la Foi et leurs responsables
les convives de notre repas du 18 mai et tous les organisateurs
les municipalités de Fontaine le Dun et de Brametot ainsi que Mr le
conseiller général Marie-Bernard DUCROIX
les paroisses de Saint Saëns, de Dieppe et leurs curés
l'organiste Mr Nicolas PIEN pour son concert
les sœurs de la communauté de Valognes pour leurs prières

A nos amis, nos familles, ainsi qu'à tous ceux et toutes celles qui ont permis à cette aventure de commencer, un grand merci !

CONTACTS :

Partage Tanzanie – France

21, rue de l'abbé Naudin
31200 TOULOUSE
tel :05.61.57.52.28
fax :05.61.57.42.01
e-mail : partage.tanzanie@libertysurf.fr

Partage Tanzanie

PO BOX 1404 BUKOBA TANZANIE
Tel 00 255 282 222 247
Fax 00 255 282 222 246

HEAVEN ON EARTH

8, rue Antoine Bruneau
76300 SOTTEVILLE LES ROUEN
06.80.07.59.34

e-mail : hoetanzanie@wanadoo.fr

site : www.hoeplanet.org